



MAM LOUKS

1250–1517

Cet ouvrage accompagne l'exposition « Mamlouks. 1250-1517 » présentée à Paris, au musée du Louvre, du 30 avril au 28 juillet 2025



Exposition co-organisée par le musée du Louvre et le Louvre Abu Dhabi



Exposition réalisée avec la participation exceptionnelle de la Bibliothèque nationale de France



Cette exposition bénéficie du soutien du Cercle des Mécènes du Louvre et du Cercle international du Louvre — American Friends of the Louvre



MAM LOUKS

1250–1517

En 1^{er} de couverture : CAT. 11 (détail)
En 4^e de couverture : CAT. 257 (détail)
En pages de garde : CAT. 257 (détails)

Sous la direction de Carine Juvin

En application de la loi du 11 mars 1957 (art. 41) et du Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992, toute reproduction partielle ou totale à usage collectif de la présente publication est strictement interdite sans autorisation expresse de l'éditeur. Il est rappelé à cet égard que l'usage abusif et collectif de la photocopie met en danger l'équilibre économique des circuits du livre.

© Musée du Louvre, Paris, 2025
www.louvre.fr
ISBN musée du Louvre :
978-2-35031-836-3

© Éditions Skira, Paris, 2025
www.skira-arte.com/fr
ISBN Éditions Skira :
978-2-37074-267-4

SKIRA



COMMISSARIAT DE L'EXPOSITION

Commissariat général

Souraya Noujaim
*Directrice du département
des Arts de l'Islam du musée du Louvre*

Commissariat scientifique

Carine Juvin
*Chargée de collection au département
des Arts de l'Islam du musée du Louvre*

MUSÉE DU LOUVRE

Laurence des Cars
Présidente-directrice

Kim Pham
Administrateur général

Francis Steinbock
Administrateur général adjoint

Matthias Grolier
Directeur de cabinet

Souraya Noujaim
*Directrice du département
des Arts de l'Islam*

Sébastien Allard
*Directeur du département
des Peintures*

Xavier Salmon
*Directeur du département
des Arts graphiques*

Aline François-Colin
*Directrice des Expositions
et des Éditions*

Gautier Verbeke
*Directeur de la Médiation
et du Développement des publics*

Stéphanie Hussonnois-Bouhayati
*Directrice des Relations extérieures
et de la Communication*

Arnaud Amelot
*Directeur de l'Architecture,
de la Maintenance et des Jardins*

Luc Tramier
*Directeur des Ateliers d'art
et de la Présentation des collections*

Hélène Vassal
Directrice du Soutien aux collections

Marie Lacambre
*Directrice financière, juridique
et des Moyens*

Dominique Buffin
*Directrice de l'Accueil du public
et de la Surveillance*

EXPOSITION

DIRECTION DES EXPOSITIONS
ET DES ÉDITIONS

Anne Behr
Directrice adjointe des Expositions

Marie Ormevil
*Cheffe du service des Expositions
et des Prêts*

Laura Clair
*Adjointe à la cheffe du service
des Expositions et des Prêts*

Pascaline Paul et Miléna Planche
Cheffes de projet déléguées Expositions

Anne Philipponnat
Cheffe du service de la Scénographie

Delphine Prévost
Conductrice de travaux

DIRECTION DE LA MÉDIATION
ET DU DÉVELOPPEMENT DES PUBLICS

Céline Brunet-Moret
*Sous-directrice de la Médiation
et de la Transmission*

Moïra Filiol
*Cheffe de service de la Médiation
graphique et numérique par intérim*

Martin Guyet et Alix Cattoir
Chargés de projet Médiation

Isabelle Grassart
*Cheffe de service
de la Médiation humaine*

Séverine Casterman, Sarah Galer
et Carole Bedel
*Adjointes à la cheffe de service
de la Médiation humaine*

Julia Garnier et Thomas Petit
Chargés de programmation

Florence Dinet
*Chargée du développement
des ressources pédagogiques*

DIRECTION DES RELATIONS EXTÉRIEURES
ET DE LA COMMUNICATION

Marie Payet
Sous-directrice de la Communication

Laurence Roussel
*Cheffe de service de la Communication
visuelle et de la Publicité*

Xénia Vlassenko
Chargée de promotion

Marion Benaïteau
Chargée de communication

Marc-Antoine Parrona
*Chef du service de
la Communication numérique*

SOUS-DIRECTION DU MÉCÉNAT,
DE LA PHILANTHROPIE ET DE LA MARQUE

Juliette Sirinelli
Sous-directrice

Cécile Vignot
Adjointe à la sous-directrice

DIRECTION DE L'ARCHITECTURE,
DE LA MAINTENANCE ET DES JARDINS

Marie-Ange Morin
Sous-directrice du patrimoine

Carol Manzano
*Cheffe de service de l'Installation
et Maintenance signalétique*

Véronique Koffel
Coordinatrice graphique et signalétique

Frédéric Poincelet
Graphiste

DIRECTION DES ATELIERS D'ART
ET DE LA PRÉSENTATION DES COLLECTIONS

Fabrice Laurent
Directeur adjoint

Dorothée Gruser
*Cheffe du service de la coordination générale
et des Relations avec les départements*

Les techniciens d'art des treize
ateliers muséographiques Métiers d'art
et la planificatrice d'opérations

DIRECTION FINANCIÈRE, JURIDIQUE
ET DES MOYENS, SOUS-DIRECTION
DES SYSTÈMES D'INFORMATION

Rémi Guelton
Sous-directeur

Anastasia Grigorieva
Cheffe de projet numérique

SCÉNOGRAPHIE

BGC Studio
Giovanna Comana, Iva Berthon Gajšak
et Flavie Clément

Graphisme
Atelier Bastien Morin
Bastien Morin et Lucie Soquet

Conception lumière
Concepto
Virginie Nicolas

Audiovisuel
RCaudiovisuel
Richard Cailleux

Réalisation et production
des dispositifs numériques
Drôle de Trame
Virginie Adoutte, Paco Abelleira,
Gwenaél Ameline, Jean-Damien Charrière,
Christophe Dentin, Mélissa Dubois
et Camille Le Bris

ÉDITION

MUSÉE DU LOUVRE

DIRECTION DES EXPOSITIONS ET DES ÉDITIONS

Laurence Basset
Directrice adjointe des Éditions

Christine Fuzeau
Coordination et suivi éditorial

DIRECTION DU SOUTIEN AUX COLLECTIONS

Sybille Clochet
*Cheffe du service de l'Ingénierie documentaire,
des Images et de la Traduction*

Maureen Huault-Gavaudo
Cheffe de l'unité Images

Clara Marsal
Collecte de l'iconographie

ÉDITIONS SKIRA PARIS
14, rue Serpente
75006 Paris
www.skira.net

Nathalie Prat-Couadau
Responsable des éditions

Juliette Chambon
Maria Notó Mora
Responsables éditoriales du projet

Irène Rodriguez
*Responsable de projets éditoriaux
et chargée de développement commercial*

Roxanne Rebours
Éditrice junior

Louise Coulet (stagiaire)
Marion Duterque (stagiaire)
Assistantes éditoriales

Marion Bello
Relecture des textes

Brice Tourneux
Graphisme

Litho Art
Photogravure

LISTE DES PRÊTEURS

Allemagne	Berlin, Kunstgewerbemuseum Berlin, Museum für Islamische Kunst Berlin, Staatsbibliothek Gotha, Forschungsbibliothek Mayence, Gutenberg Museum Stuttgart, Lindencenter Museum
Arabie saoudite	Riyad, King Faisal Center for Research and Islamic Studies Riyad, Musée national
Danemark	Copenhague, The David Collection Copenhague, Musée national du Danemark
Émirats arabes unis	Abu Dhabi, Louvre Abu Dhabi
États-Unis	New York, The Metropolitan Museum of Art
France	Apt, trésor de la basilique Sainte-Anne Boissy-Saint-Léger, domaine de Grosbois – Société d'Encouragement à l'élevage du Trotteur Français (SETF) Lyon, musée des Beaux-Arts Paris, Bibliothèque nationale de France, département des Monnaies, Médailles et Antiques Paris, Bibliothèque nationale de France, département des Manuscrits Paris, Bibliothèque nationale de France, Réserve des livres rares Paris, Institut du monde arabe Paris, musée de Cluny – Musée national du Moyen Âge Paris, musée de l'Armée Paris, musée de l'Observatoire Paris, musée des Arts décoratifs Paris, musée du Louvre, département des Arts de l'Islam Paris, musée du Louvre, département des Arts graphiques Paris, musée du Louvre, département des Peintures Paris, musée du Quai Branly – Jacques Chirac Rouen, musée Beauvoisine, direction des musées de la métropole Rouen-Normandie Sens, trésor de la cathédrale Saint-Étienne Sèvres, Musée national de la Céramique
Grèce	Athènes, musée Benaki
Irlande	Dublin, Chester Beatty Library
Italie	Florence, Biblioteca Nazionale Centrale Florence, Museo Archeologico Nazionale Florence, Museo Nazionale del Bargello Palerme, Galleria Regionale della Sicilia – Palazzo Abatellis Venise, Archivio di Stato di Venezia
Koweït	Koweït, collection Al-Sabah, Dar al-athar al-islamiyya
Portugal	Lisbonne, Fondation Calouste Gulbenkian
Qatar	Doha, Museum of Islamic Art
Liechtenstein	Vaduz, Furstentum Art Foundation
Royaume-Uni	Londres, The British Library Londres, The British Museum Londres, Victoria and Albert Museum Manchester, John Rylands Library Oxford, Ashmolean Museum Oxford, Bodleian Library Welshpool, Powis Castle, The National Trust for Places of Historic Interest or Natural Beauty

AUTEURS

Omniya Abdel Barr <i>Chercheuse associée, Victoria and Albert Museum, Londres</i>
Iman R. Abdulfattah <i>Doctorante, Rheinische Friedrich-Wilhelms-Universität Bonn</i>
Julien Auber de Lapierre <i>Chargé d'expositions et de collections, Collège de France, Paris</i>
Thomas Bauer <i>Professeur, Institut für Arabistik und Islamwissenschaft, Universität Münster</i>
Doris Behrens-Abouseif <i>Professeure émérite, School of Oriental and African Studies-University of London</i>
Agnès Carayon <i>Chargée d'expositions, Institut du monde arabe, Paris</i>
Moya Carey <i>Conservatrice, Islamic Collections, The Chester Beatty Library, Dublin</i>
Amélie Chekroun <i>Chargée de recherche au CNRS, Iremam, Aix-en-Provence et chercheuse associée au Centre français des études éthiopiennes, Addis-Abeba</i>
Hadrien Collet <i>Chargé de recherche au CNRS, Iremam, Aix-en-Provence</i>
Anna Contadini <i>Professeure d'histoire de l'art islamique, School of Oriental and African Studies-University of London</i>
Damien Coulon <i>Maître de conférences HDR en histoire médiévale, université de Strasbourg, UMR 3400 ARCHE</i>
Alice Croq <i>Maîtresse de conférences en civilisation arabo-musulmane, université Paul-Valéry, Montpellier III</i>
Kristof D'hulster <i>Chercheur associé, Fondation Humboldt, université de Bonn</i>
Shireen Ellinger <i>Conservatrice, Nasser D. Khalili Collection of Islamic Art, Londres</i>

Mathieu Eychenne <i>Maître de conférences en histoire des mondes musulmans, université Paris-Cité</i>
Gwenaëlle Fellingner <i>Conservatrice en chef, département des Arts de l'Islam, musée du Louvre, Paris</i>
Finbarr Barry Flood <i>Professeur, William R. Kenan, Jr., Professor of the Humanities, Institute of Fine Arts & Department of Art History, New York University</i>
Noah Gardiner <i>Professeur associé en sciences religieuses, université de Caroline du Sud, Columbia</i>
Carine Juvin <i>Chargée de collection, département des Arts de l'Islam, musée du Louvre, Paris</i>
Miriam Kühn <i>Conservatrice, Museum für Islamische Kunst, Staatliche Museen zu Berlin – Preußischer Kulturbesitz</i>
Adeline Laclau <i>Postdoctorante, Institut national d'histoire de l'art, Paris</i>
Boris Liebrecht <i>Chercheur associé, Saxon Academy of Sciences and Humanities, Leipzig</i>
Julien Loiseau <i>Professeur d'histoire du monde islamique médiéval, Aix-Marseille Université</i>
Clément Moussé <i>Maître de conférences, École pratique des hautes études, Paris</i>
Souraya Noujaim <i>Directrice du département des Arts de l'Islam, musée du Louvre, Paris</i>
Alison Ohta <i>Directrice de la Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, Londres</i>
Stéphane Pradines <i>Professeur, The Aga Khan University, Institute for the Study of Muslim Civilisations, Londres</i>
Nasser Rabbat <i>Professeur et directeur de l'Aga Khan Program for Islamic Architecture Department of Architecture, MIT, Cambridge</i>
Mariam Rosser-Owen <i>Conservatrice, département Moyen-Orient, Victoria and Albert Museum, Londres</i>

Camille Rouxpetel <i>Chargée de recherche, CNRS, Orient et Méditerranée, UMR 8167</i>
Noha Sadek <i>Chercheuse indépendante</i>
Maria Sardi <i>Maîtresse de conférences, École des beaux-arts d'Athènes, Grèce</i>
Rachel Sarfati <i>Conservatrice, Israel Museum, Jérusalem</i>
Vera-Simone Schulz <i>Chercheuse associée, Kunsthistorisches Institut in Florenz – Max-Planck-Institut</i>
Élodie Vigouroux <i>Professeure junior, Cultures artistiques et matérielles des Islams médiévaux – Université Lumière Lyon 2</i>

Rachel Ward <i>Chercheuse indépendante</i>

TRADUCTEURS

Martine Sgard, avec la collaboration de Laurent Cantagrel
Traduction de l'anglais vers le français des textes d'Omniya Abdel Barr, Iman R. Abdulfattah, Doris Behrens-Abouseif, Moya Carey, Anna Contadini, Kristof D'hulster, Noah Gardiner, Miriam Kühn, Boris Liebrecht, Nasser Rabbat, Mariam Rosser-Owen, Maria Sardi, Vera-Simone Schulz, Rachel Ward
Traduction de l'allemand vers le français du texte de Thomas Bauer

CARTOGAPHE Hélène Renel

Les commissaires tiennent à exprimer leur reconnaissance à tous ceux qui ont permis la réalisation de cette exposition et de son catalogue.

Nos premiers remerciements s’adressent aux nombreux prêteurs qui ont accueilli nos demandes avec bienveillance, tout particulièrement la Bibliothèque nationale de France, qui a apporté un concours exceptionnel à ce projet.

Celui-ci n'aurait pu voir le jour sans le soutien et l'enthousiasme de Laurence des Cars, présidente-directrice du musée du Louvre, que nous remercions de la confiance dont elle nous a honorées en décidant de retenir cette exposition au printemps 2022.

Nous remercions également le Louvre Abu Dhabi, co-organisateur de cette exposition, ainsi que toute l'équipe de l'Agence France Museum, partenaires pour cette collaboration au format inédit.

Il faut aussi saluer l'engagement des American Friends of the Louvre et du Cercle des Mécènes du Louvre, en particulier la Société des Amis du Louvre, qui ont généreusement soutenu l'exposition.

Notre gratitude va également aux chercheurs et collègues qui ont accepté de participer à la rédaction de ce catalogue : Omniya Abdel Barr, Iman R. Abdulfattah, Julien Auber de Lapierre, Thomas Bauer, Doris Behrens-Abouseif, Agnès Carayon, Moya Carey, Amélie Chekroun, Hadrien Collet, Anna Contadini, Damien Coulon, Alice Croq, Kristof D’hulster, Shireen Ellinger, Mathieu Eychenne, Gwenaëlle Fellingner, Finbarr Barry Flood, Noah Gardiner, Miriam Kühn, Adeline Laclau, Boris Liebreuz, Julien Loiseau, Clément Moussé, Alison Ohta, Stéphane Pradines, Nasser Rabbat, Mariam Rosser-Owen, Camille Rouxpetel, Noha Sadek, Maria Sardi, Rachel Sarfati, Vera-Simone Schulz, Élodie Vigouroux, Rachel Ward, ainsi qu’Hélène Renel pour l’élaboration patiente et minutieuse des cartes.

Nous exprimons notre reconnaissance à toutes les institutions et tous les collègues qui, au cours de la préparation de cette exposition, ont chaleureusement accueilli ce projet et ont généreusement répondu à nos demandes. Ils en ont accompagné certaines étapes, et nous ont fait bénéficier de leurs conseils et de leurs encouragements : Omniya Abdel Barr, Shatha Alwan, Fakhra Ahmed Mubarak Alkindi, Fahad Alowais, Alessia Amenta, Sara Aubron, Isabelle Bardiès Fronty, Moya Carey, Virginia Cassola, Khalid Chakor-Alami, Djamila Chakour, Mounia Chekhab-Abudaya, Nathalie Coilly,

Philippe Cordez, Evelina De Castro, Vincent Delieuvin, Éric Delpont, Vanessa Desclaux, Tara Desjardin, Annick Des Roches, Sarkis El Khoury, Frère Stéphane (Custodie en Terre Sainte), Paul Froment, Alexandra Gérard, Arshak Ghazarian, Jessica Hallett, Nicolas Hatot, Salima Hellal, Amira Hemaya, Laurent Héricher, Michel Huyhn, Mario Iozzo, Mutlaq al-Jurayd, Salam Kaoukji, Zeina Klink-Hoppe, Robert Kool, Feras Krimsti, Miriam Kühn, Lothar Lambacher, Katherine Larson, Francesca Leoni, Claude Lepage, Gilad Levian, Daniel Lowe, Liza Lurie, Marino Marini, Roberta Masini, Joachim Meyer, Delphine Miroudot, Mina Moraitu, Martina Müller-Wiener, Bernard O’Kane, Jean-Luc Ollivié, Padre Eduardo (Custodie en Terre Sainte), Azzurra Palazzo, Arianne Ploussard, Sandra Poetzevara, Venetia Porter, Christoph Rauch, Olivier Renaudeau, Julia Roccabella, Mariam Rosser-Owen, Camille Rouxpetel, Martina Ruggiadi, Maria Rosaria Sansone, Lydwine Saulnier-Pernuit, Stine Schierup, Orit Shamir, Adèle Sini, Valeria Sola, David Speranzi, Tim Stanley, Fahmida Suleman, Ahmed Syam, Père Pol Vonck, Michaël Vottero, Alasdair Watson, Stefan Weber, Tania Zaven.

Nous souhaitons aussi exprimer notre gratitude à tous ceux qui, au musée du Louvre, ont apporté leur concours à la réalisation concrète de l'exposition. À la direction des Expositions et des Éditions, nous remercions Aline François-Colin, sa directrice, Anne Behr, Marie-Julie Chastang, Laura Clair, Marie Ormevil, Anne Philipponnat. La qualité de cette exposition leur doit beaucoup. Nous saluons particulièrement la coordination essentielle de Pascaline Paul, appuyée dans la dernière phase par Miléna Planche. À la direction de l'Architecture, de la Maintenance et des Jardins, nous remercions Carol Manzano, Véronique Koffel.

Nous remercions les personnes impliquées dans ce projet à la direction de la Médiation et du Développement des publics : Gautier Verbeke, son directeur, Céline Brunet-Moret, Alix Cattoir, Moïra Filliol, Martin Guyet et Sophie Hervet, mais aussi Séverine Castermann, Julia Garnier, Thomas Petit, qui ont aidé à rendre plus accessibles à un large public ces curieux Mamlouks.

Tous nos remerciements s’adressent également à l’ensemble des ateliers du musée du Louvre, notamment à Armel Barreda, Didier Delos, Laurent Domingos, Pascal Goujet, Jean-Louis Jasawant-Ghiraou et Éric Journée.

Nous tenons à remercier collectivement la direction des Relations extérieures et de la Communication dirigée par Stéphanie Houssenois-Bouhayati, pour leur appui et leur créativité.

Au sein du département des Arts de l’Islam enfin, nous remercions nos collègues sollicités ponctuellement ou durablement au cours de cette longue aventure : Clément Moussé, qui a accompagné le projet dans sa première année d’élaboration, et Hêvi Saado dans ses derniers mois, Monique Buresi, Marie-Jo Castor, Noëmi Daucé, Rachel Desouza, Carlos Fernandes, Margaux Gomes, Judith Hénon, Farida Lattab, Martina Massullo, Élodie Pomet, Alejandra Tafur-Manrique, Nicolas Texier et Jade Vincent.

Toute notre gratitude va à l’équipe de BGC Studio, Giovanna Comana, Iva Berton Gajšak et Flavie Clément, qui ont imaginé l’élégante scénographie de l'exposition, et accompagné sa conception avec beaucoup de savoir-faire et de souplesse. La scénographie a également grandement bénéficié du travail de conception graphique de l’Atelier Bastien Morin : Bastien Morin et Lucie Soquet ; de Concepto pour la lumière : Virginie Nicolas ; et de RCaudiovisuel : Richard Cailleux, ainsi que du remarquable travail de Drôle de Trame pour les dispositifs multimédias : Virginie Adoutte, Paco Abelleira, Gwenaël Ameline, Jean-Damien Charrière, Christophe Dentin, Mélissa Dubois et Camille Le Bris.

La direction de ce catalogue n'aurait bien sûr pas pu être menée à bien sans la contribution essentielle des Éditions du Louvre dirigées par Laurence Basset. À Christine Fuzeau revient une reconnaissance particulière pour son attentif suivi éditorial et son précieux soutien. Merci aussi à Clara Marsal, de la direction du Soutien aux collections, pour son efficacité et ses efforts dans la recherche des meilleures images. Aux éditions Skira, il convient de remercier Nathalie Prat-Couadau, sa responsable, Juliette Chambon et Maria Notó Mora. Le catalogue doit également beaucoup à la scrupuleuse relecture de Marion Bello. Enfin, Brice Tournoux a déployé des trésors d'inventivité, de talent et de patience pour la conception graphique de ce bel ouvrage. Toutes et tous ont permis de lui donner esthétique et personnalité.

Ce catalogue est dédié à la mémoire de Robert Irwin (1946-2024), grand historien et conteur des Mamlouks.

Carine Juvin et Souraya Noujaim

À la croisée des échanges entre l’Europe, l’Afrique et l’Asie, les Mamlouks ont bâti un empire dont l’empreinte a marqué durablement l’histoire du Proche-Orient. Du Caire à Damas, d’Alep à Jérusalem, leur sultanat de trois siècles vit se développer un riche langage esthétique qui continue d’inspirer les arts du monde islamique bien au-delà de leur époque.

L’exposition « Mamlouks, 1250-1517 », conçue conjointement par le musée du Louvre et le Louvre Abu Dhabi, propose une immersion inédite dans cette société plurielle, qu’on aurait tort de réduire à sa seule puissance guerrière. S’y dévoile un monde en mouvement, où circulent les idées et les populations au même titre que les marchandises et les formes. Des manuscrits enluminés aux verres émaillés, des textiles somptueux aux décors de pierre et de boiseries finement sculptés, les créations qui y voient le jour témoignent d’un Orient connecté, où s’influencent diverses cultures artistiques et littéraires, religieuses et scientifiques.

Je veux remercier très chaleureusement Souraya Noujaim, directrice du département des Arts de l’Islam du musée du Louvre, et Carine Juvin, chargée de collection au sein du même département, d’offrir ainsi aux visiteurs du musée du Louvre et du Louvre Abu Dhabi l’occasion de découvrir ou redécouvrir la richesse de cette dynastie singulière, offrant un autre regard sur le Proche-Orient médiéval.

Laurence des Cars
Présidente-directrice du musée du Louvre

17 Avant-propos
Souraya Noujaim

PROLOGUE

20 LA LÉGENDE DES MAMLOUKS
Carine Juvin et Souraya Noujaim

QUI ÉTAIENT
LES MAMLOUKS ?

28 LE RÈGNE DES ESCLAVES-SOLDATS
Julien Loiseau

38 Un marqueur mamlouk : les blasons
Julien Loiseau

42 Heurs et malheurs d’un
grand émir : Qawsun al-Nasiri
Julien Loiseau

44 ÉTAT ET TERRITOIRE
Mathieu Eychenne

52 Les monnaies, une mine de données
Clément Moussé

54 LES CITÉS MAMLOUKES
Théâtres du pouvoir et carrefours d’échanges
Nasser Rabbat

60 Le mausolée de Qalawun au Caire
Iman Abdulfatah

LA SOCIÉTÉ
MAMLOUKE

64 UNE SOCIÉTÉ MOSAÏQUE
Mathieu Eychenne

72 Manuscrits turcs et persans
Kristof D’hulster

74 LES FEMMES DANS
LA SOCIÉTÉ MAMLOUKE
Souraya Noujaim

82 Les songes d’une princesse
Carine Juvin

84 LES CHRÉTIENTÉS ET LE SULTANAT
Camille Rouxpetel

88 Décors et objets chrétiens
Julien Auber de Lapierre et Carine Juvin

90 Les manuscrits du moine
Thomas ibn al-Safi
Alice Croq

DES CULTURES
EN DIALOGUE

94 LA *FURUSIYYA*
Une culture équestre, militaire et théâtrale
Agnès Carayon

102 L’art de la chasse
Carine Juvin

104 La ceinture d’Abu’l-Fida’
Carine Juvin

106 HAUTE LITTÉRATURE
ET CULTURE POPULAIRE
Thomas Bauer

114 Les inscriptions poétiques
Doris Behrens-Abouseif

116 Écrit avec l’air
Boris Liebreznz

118 MINIATURES ET ENLUMINURES
Le texte et l’image
Anna Contadini

128 L’ÉPOQUE DES SAINTS
ET DES MIRACLES
L’islam sous les Mamlouks
Noah Gardiner

138 SUBLIMER LE LIVRE
L’enluminure dans les corans
Adeline Laclau

146 SCIENCES ET TECHNIQUES
Souraya Noujaim

152 LES SCIENCES OCCULTES
Noah Gardiner

158 Une coupe magique
Finbarr Barry Flood

UN ORIENT
CONNECTÉ

162 AUX PORTES DU SULTANAT
Des Mongols aux Ottomans
Carine Juvin

172 Du Caire à Brousse :
un manuscrit en partage
Moya Carey et Carine Juvin

174 LA ROUTE DES ÉPICES
De la mer Rouge à l’océan Indien
Stéphane Pradines

182 Les Rassoulides du Yémen :
les rivaux de la mer Rouge
Noha Sadek

184 CONNEXIONS AFRICAINES
Amélie Chekroun et Hadrien Collet

188 Les objets mamlouks en Afrique
Vera-Simone Schulz

190 LE CAIRE ET GRENADE
Les échanges avec les Nasrides
Mariam Rosser-Owen

194 Deux boîtes en ivoire ajouré
Carine Juvin et Mariam Rosser-Owen

196 LES PÈLERINAGES
Une nouvelle vitalité
Clément Moussé

204 Un rouleau de pèlerin juif
Rachel Sarfati

206 LES MAMLOUKS ET L’EUROPE
Diplomatie et commerce
Damien Coulon

212 LES MAMLOUKS ET L’EUROPE
La circulation des objets
Élodie Vigouroux

222 Le Proche-Orient vu par
les peintres vénitiens
Élodie Vigouroux

UN ART
MAMLOUK

228 L’ART PERDU DES MAMLOUKS
Doris Behrens-Abouseif

234 L’ART RETROUVÉ
L’archéologie du sultanat
Stéphane Pradines

238 UNE TRADITION
CALLIGRAPHIQUE
Carine Juvin

250 UN UNIVERS GRAPHIQUE
Géométrie et décor végétal
Omniya Abdel Barr

262 Le décor des reliures
Alison Ohta

264 ASSEMBLER, COMPARTIMENTER
Mobilier et décors en bois
Miriam Kühn

270 LUMIÈRES COLORÉES
La verrerie de luxe
Rachel Ward

280 VARIATIONS SUBTILES
Objets et décors en céramique
Carine Juvin

292 UN MONDE TEXTILE
Maria Sardi

300 Controverses de soies
Shireen Ellinger

302 LES TAPIS MAMLOUKS
Une production tardive
Gwenaëlle Fellingner

308 Tapis mamlouk à trois médaillons
Souraya Noujaim

310 RICHESSES OSTENTATOIRES
Les objets en métal
Carine Juvin

ÉPILOGUE

320 LE BAPTISTÈRE DE SAINT LOUIS
Une icône ambiguë
Carine Juvin

330 Un bassin mamlouk
pour une chapelle royale
Gwenaëlle Fellingner

332 Chronologie

334 Carte 1 – Le territoire du sultanat
mamlouk (1250-1517)

335 Carte 2 – Le sultanat mamlouk
et son environnement vers 1300

336 Carte 3 – Le sultanat mamlouk
et son environnement vers 1400

337 Carte 4 – Le sultanat mamlouk
et son environnement vers 1501

338 Carte 5 – Les échanges commerciaux
entre le sultanat mamlouk et les régions
environnantes (1250-1517)

340 Liste des œuvres exposées

349 Bibliographie générale



FIG. 1 Antonio Beato
 «Vue générale des tombeaux
 des khalifes, Caire»
 Vers 1890. Épreuve sur papier albuminé
 H. 26 cm, l. 37 cm
 Paris, musée du Louvre, département
 des Arts de l'Islam, PA1 14/1

AVANT-PROPOS

Héritière d'une longue culture équestre et militaire, la dynastie mamlouke, issue d'esclaves militaires d'origine turque et caucasienne, a forgé sa légende par sa force guerrière. Islamisation, esprit de corps et loyauté sont les maîtres mots de l'éducation donnée à ces enfants et adolescents précocement arrachés à leurs familles, à leurs croyances et à leur environnement pour devenir des militaires accomplis, perfectionnant ainsi le système antérieur des *ghulam-s* persans.

Cette expérience politique est déjà ancienne quand commence l'épopée mamlouke. En effet, depuis la fin du ^{ix}e siècle, les souverains s'entouraient d'une garde prétorienne dont les membres étaient sélectionnés au travers d'une formation militaire exigeante et par le filtre de l'esclavage militaire. Le calife abbasside Al-Mu'tasim confia sa sécurité à ces captifs d'origine turque appelés *Mamluk-s*, « choses possédées ». Les sultans ayyoubides, qui en avaient besoin pour défendre leurs territoires, enrôlèrent ceux-là mêmes qui, forts de leurs victoires, détrônèrent leurs maîtres en 1250 et régnèrent pendant deux siècles et demi sur un puissant royaume englobant l'Égypte, le Hijaz et les pays du Levant.

Les Mamlouks ont forgé leur légende dans la durée dès le ^{xiii}e siècle, après l'échec des Francs lors de la septième croisade dirigée par Louis IX, roi de France. Ayant défait les Mongols à la bataille de 'Ayn Jalut en 1260, ils maintinrent le vaste territoire du sultanat sous leur autorité jusqu'à son annexion à l'Empire ottoman par Selim I^{er} le Brave en 1517. Au sein de la nouvelle administration turque, les mamlouks conservèrent une forte influence, et si au ^{xviii}e siècle déjà les Jésuites tentaient de faire comprendre en Occident le système sultanien en le comparant au pouvoir du pape et du clergé, c'est la bataille des Pyramides opposant l'armée de Bonaparte aux troupes de Mourad Bey qui fit entrer ces guerriers dans la légende napoléonienne.

Aristocratie urbaine, les Mamlouks ont investi dans la pierre. La construction d'édifices glorieux a contribué à asseoir leur prestige. Au Caire, à Jérusalem, à Tripoli, à Damas ou encore à Alep, dans toutes les grandes villes du sultanat, de gigantesques fondations urbaines ont survécu au passage des siècles. Elles abritaient une société mêlée, où les femmes comme les minorités chrétiennes et juives occupaient une place singulière, sur un territoire stratégique où convergeaient les routes de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, et au sein duquel circulaient les idées, les hommes, les produits manufacturés et les répertoires artistiques.

Pendant deux siècles et demi, sultans, émirs, élites civiles, résolument engagés dans le mécénat des arts, favorisèrent l'esthétique abstraite que cette exposition tente aujourd'hui de refléter. Textiles, objets d'art, manuscrits, peintures, ivoires, décors de pierre et de boiserie témoignent d'un univers artistique, littéraire, religieux et scientifique foisonnant.

L'exposition met ainsi en lumière l'histoire glorieuse et singulière de cet empire égypto-syrien, âge d'or et renaissance de la civilisation islamique dont la culture visuelle marqua durablement l'histoire de l'architecture et des arts en terre d'islam et dessina le visage moderne des grandes cités du Proche-Orient. Elle met l'accent sur les interactions diplomatiques, commerciales, culturelles et artistiques entre le sultanat et son environnement, dans un monde médiéval élargi et déjà « globalisé ».

Le visiteur y croisera de grandes figures de sultans et d'émirs et découvrira l'identité plurielle d'une société cosmopolite, où se côtoient ulémas et soufis, gens de plume, marchands et artisans, hommes et femmes, fidèles de différentes religions. Un monde connecté, où la diversité des cultures militaire, religieuse, littéraire, scientifique, technique et populaire a fait du sultanat mamlok un autre « empire du Milieu ».

Souraya Noujaim



PROLOGUE

LA LÉGENDE DES MAMLOUKS

Carine Juvin et Souraya Noujaim

LA LÉGENDE DES MAMLOUKS EN ORIENT

Le règne des sultans mamlouks sur une large partie du Proche-Orient englobant l'Égypte, le Bilad al-Sham et le Hijaz, pendant plus de deux siècles et demi (1250-1517), a constitué une période glorieuse de l'histoire de cette région, imprimant une marque durable sur sa société et ses paysages urbains. Après la conquête du sultanat mamlouk en 1517 par les Ottomans, une partie des émirs mamlouks défaits avaient rejoint l'administration militaire des vainqueurs. La pratique de recruter des garçons et des jeunes hommes du Caucase comme esclaves militaires (en arabe *mamluk-s*), éduqués au sein de leurs maisons – qui avait fait la particularité du sultanat et lui avait donné son nom –, perdure parmi ces élites. Après une période d'effacement au xvi^e siècle, le xvii^e siècle et plus encore le xviii^e siècle voient les groupes mamlouks regagner une forte influence politique. À l'époque de la conquête de l'Égypte par Bonaparte, les mamlouks circassiens (*al-jarakisa*), alors en majorité géorgiens, dont les chefs avaient titre de «beys», contrôlaient le pays.



Un ouvrage rédigé en 1041H/1632 pour l'un de ces beys, Ridwan al-Kabir¹, incarne leurs aspirations et leur conscience identitaire. Il s'agit d'un court traité de généalogie (fictive) des mamlouks circassiens ottomans, les reliant aux sultans mamlouks Barsbay (r. 1422-1438) et Barquq (r. 1382-1399). Ce dernier, fondateur de la branche circassienne du sultanat mamlouk à partir de 1382, y est pourvu d'une ascendance le rattachant au clan des Quraysh (clan du Prophète Muhammad). La rumeur de l'ascendance qurayshite des mamlouks circassiens circulait déjà à l'époque de Barquq, de même que celle d'une autre ascendance ghassanide (tribu yéménite implantée au nord de la péninsule Arabique avant l'apparition de l'islam), rapportée par l'historien Ibn Khaldun qui la tenait pour fausse². Ce traité généalogique, listant la succession des sultans circassiens, et affirmant que Ridwan est le descendant de Barsbay, visait ainsi à légitimer la résurgence des beys circassiens³. Différentes copies de cet ouvrage s'échelonnent entre le milieu du xviii^e et le xix^e siècle; la Bibliothèque nationale de France possède la plus ancienne connue, datée de 1043H/1633. Une autre

copie plus tardive, datée de 1146H/1733 [cat.2], atteste la diffusion et la valeur identitaire de ce récit au sein de l'élite circassienne ottomane et la mémoire de la gloire des sultans mamlouks. D'après l'historien égyptien al-Jabarti (m. 1825), 'Ali Bey al-Kabir, le plus fameux des beys géorgiens, qui se rebelle contre le sultan ottoman en 1768, aurait pris son inspiration des récits d'histoire des sultans mamlouks.

Parallèlement aux nombreux écrits historiques mamlouks circulant encore à la période ottomane, un autre récit, plus populaire, s'était constitué autour de la figure du sultan Baybars (r. 1260-1277), qui a véritablement établi la dynastie mamlouke, et dont l'emblème félin épouse la signification de son nom turc: «chef-panthère» [cat.29]. La *sira* ou *Roman de Baybars* [cat.3] s'est sans doute mise en forme dès le xv^e siècle⁴, à partir d'un noyau de récits populaires circulant dès la fin du xiii^e siècle. S'inscrivant dans la tradition d'autres *sirat* populaires comme la *sira* de 'Antar ou la geste des Banu Hilal, elle prend de grandes libertés avec le Baybars historique, que ce soit dans le long récit de ses origines et de son ascension sociale vers le pouvoir ou dans les péripéties de son règne, lesquels retranscrivent certains événements ultérieurs du xv^e siècle. Champion de la lutte contre les infidèles mongols et surtout croisés, Baybars a bénéficié d'un souvenir glorieux, bien que la soldatesque mamlouke ne soit pas dépeinte sous un jour très positif dans sa *sira*. Portée probablement par le théâtre d'ombres, mais surtout par les conteurs sur les places publiques, puis dans les cafés du Caire, de Damas, d'Alep et d'ailleurs jusqu'au xx^e siècle, la figure de Baybars⁵, dans sa version romancée de protecteur du peuple contre l'injustice, la corruption et l'impiété, a perpétué dans son sillage le souvenir fabuleux de la dynastie mamlouke. C.J.

LA LÉGENDE DES MAMLOUKS EN EUROPE

En Europe, la légende des Mamlouks résulte de la combinaison d'une histoire militaire fameuse, de leur ascension sociale singulière et du parfum d'exotisme qui les enveloppait. Cette image complexe continue de filtrer le regard de l'Occident actuel sur cette dynastie, biaisé par sa propre histoire et sa propre culture. Les échos ultimes de cette aventure prennent appui dans l'épisode mondial des campagnes d'Égypte.

Bien que défaits le 21 juillet 1798 à la fameuse bataille des Pyramides, sur le plateau de Gizeh, face aux Français, Mourad Bey et Ibrahim Bey, chefs circassiens complices et rivaux, révèlent la valeur de leur cavalerie qui stupéfie Bonaparte et ses généraux, en dépit des pertes innombrables dans les rangs égyptiens.

Lorsque Bonaparte, nommé commandant en chef de l'armée d'Orient, prend la tête de la campagne d'Égypte, les portes du Caire s'ouvrent aux conquérants et la légende renaît, nourrie par la propagande à la gloire de l'expédition, car la France espère ravir l'Égypte à l'influence anglaise pour s'ouvrir la voie vers l'Inde. Bonaparte, attiré par l'Orient, n'hésite pas à revêtir le costume local et à porter le turban. À la suite de la victoire de l'armée française, ce succès phénoménal devient source d'inspiration pour les dessinateurs et les peintres comme Gros, Gérard, Vincent et Lejeune. En 1810, le ministre de la Guerre et maréchal d'Empire Berthier commande une œuvre sur ce même sujet pour la galerie des Batailles du château de Grosbois [cat.1]. Dans la composition colorée de Vincent, l'accent est mis sur les cavaliers mamlouks courant à l'assaut des rangs français. La croupe blanche d'un cheval monté par un mamlouk constitue le point focal de la composition, tandis qu'à l'arrière-plan se détachent les pyramides de Kheops, Khephren et Mykérinos. Le détail des costumes des guerriers, aux amples pantalons rouges, la tête coiffée d'un turban, armés de cimenterres, de carabines et de pistolets, ainsi que la composition panoramique, la clarté et la belle ordonnance qui met en valeur le mouvement contiennent certains éléments de l'orientalisme.

La destruction de la flotte française à Aboukir signa l'échec total des Français – capitulation générale qui mit définitivement fin à l'aventure égyptienne des Français, résonnant aussi comme l'ultime délitement des beys mamlouks.

Subsiste le souvenir de l'unité de cavalerie légère de la garde que Bonaparte constitua à partir des Égyptiens l'ayant accompagné à son retour en France, ainsi que celui de l'équipement des cavaliers mamlouks, magnifique et redoutablement efficace lors des charges. Collecté sur le champ de bataille des Pyramides, puis offert à Bonaparte par ses officiers, ce caparaçon est composé d'une housse protectrice, d'une selle en velours rouge, d'un mors et d'étriers à larges plateaux acérés [cat.4]. Il appartient à un groupe de trois caparaçons conservés au musée de l'Armée, qui par la richesse des matériaux,

velours et soie, or, argent et cuivre orné de lapis et de corail, participèrent à la fascination portée à un Orient lointain. Subsiste aussi le souvenir de figures entrées dans la légende, comme l'illustre l'histoire surprenante de Roustam Raza, garde du corps et valet de chambre préféré de Napoléon, dont on connaît bien la vie, documentée par les souvenirs qu'il a lui-même écrits, et son apparence physique grâce aux portraits et aux nombreuses peintures de l'époque où il figure parmi les proches de l'Empereur. Napoléon le fit caracoler en costume oriental de parade à la tête du cortège qui le conduisait à Notre-Dame pour son couronnement. En souvenir de son grand rêve oriental, il créa un contingent de cavaliers mamlouks rattaché en 1804 aux chasseurs à cheval de la Garde.

Après le départ des Français, certains mamlouks tentèrent de retrouver leur pouvoir, tandis que d'autres

furent enrôlés dans les forces ottomanes. L'expédition de Bonaparte marqua un tournant dans l'histoire des mamlouks, qui virent leur rôle évoluer, puis s'achever, dans ce contexte des changements politiques et militaires. Quand Mehmet Ali, nommé gouverneur d'Égypte en 1806 par les Ottomans, apprit que les mamlouks cherchaient à l'assassiner, il fit massacrer leurs chefs dans une embuscade le 1^{er} mars 1811 et pourchassa le reste de ses troupes. Ce fut la fin des mamlouks d'Égypte. S. N.

1. Identifié par P. Holt comme Ridwan Bey, commandeur du pèlerinage, mort en 1656, l'une des principales figures de la nouvelle puissance des beys après 1630 : Holt, 1959. 2. Pour une discussion récente sur les prétendues origines des Circassiens : Mauder, 2024. 3. Hathaway, 1997 ; Crecelius, 1981. 4. Les premiers fragments conservés remontent au début du xvi^e siècle. Sur la *sira* de Baybars : Garcin, 2003 ; Herzog, 2003. 5. Sur les différentes perceptions de la figure de Baybars : Elbendary, 2001.

4 Harnachement et caparaçon
Égypte, fin du xviii^e siècle
Velours brodé de fils d'or (selle), soie (tapis),
appliques en cuivre doré, étriers
en argent doré ciselé, mors en acier
H. 162 cm, L. 216 cm, l. 67 cm
Paris, musée du Louvre, dépôt au musée de l'Armée, 5170 I





1 François-André Vincent (1746-1816),
La Bataille des Pyramides
France, 1810. Huile sur toile, H. 192 cm, L. 346 cm
Boissy-Saint-Léger, domaine de Grosbois, GB94.2012.0.227.3



2 Anonyme, *Kitab yashtamilu 'ala nasab al-Jarajisa min Quraysh*
(Traité de généalogie des mamlouks circassiens depuis les Quraysh)
Égypte, 1146H/1733-1734. Manuscrit en arabe; encre sur papier, H. 21, l. 14 cm
Paris, Bibliothèque nationale de France, département des Manuscrits, Arabe 6015, f. 16v-17r

3 Anonyme, *Sirat al-Malik al-Zahir Baybars* (Roman de Baybars), volume 1
Égypte, XIX^e siècle. Manuscrit en arabe; encre sur papier, H. 27 cm, l. 19 cm
Paris, Bibliothèque nationale de France, département des Manuscrits, Arabe 4746, f. 121v-122r

QUI
ÉTAIENT
LES
MAMLOUKS
?

LE RÈGNE DES ESCLAVES-SOLDATS

Julien Loiseau

Les mamlouks ont déjà une longue histoire dans les cours et les armées de l'Islam lorsqu'ils prennent soudainement toute la lumière au milieu du ^{xiii}e siècle.

Les califes abbassides avaient les premiers commencé à recruter leurs troupes d'élite, à partir des années 870, sur les marchés aux esclaves d'Asie centrale. D'abord désignés sous le nom de *ghulam-s* (serveurs), puis sous celui de *mamluk-s* (choses que l'on possède), ces esclaves achetés enfants et destinés aux métiers des armes et au service du prince étaient choisis pour les qualités martiales supposées de leur peuple : des Turcs donc, de préférence, dont les fils étaient initiés dès l'enfance à l'équitation et au maniement des armes sur un cheval en mouvement. L'origine lointaine de ces hommes achetés ou raziés hors des frontières de l'Islam — c'est-à-dire en des lieux où la capture d'esclaves était licite — était également garante de la force et de la sauvagerie nécessaires à la défense de l'Islam. Les mamlouks étaient affranchis à l'entrée dans l'âge adulte, une fois leur formation achevée, pour rejoindre le corps d'élite des cavaliers où le souverain choisissait sa garde rapprochée¹.

L'institution des mamlouks ou « esclaves-soldats », qui devait perdurer un millénaire en terre d'Islam, ne fait donc pas de l'esclavage une fin en soi, mais un moyen



de recruter au loin les combattants les meilleurs et de s'assurer de leur fidélité. Selon la culture du temps, il n'y a pas en principe de fidélité plus grande que celle de l'affranchi pour son ancien maître, à qui il doit comme à un père d'avoir été nourri et éduqué, à qui il doit sa liberté, à qui le lient enfin des obligations réciproques. La fidélité attendue des mamlouks prend toute sa signification dans des sociétés où esclaves et affranchis, femmes et hommes, font partie de la maison

au même titre que la famille. Il n'est pas rare que les enfants du maître grandissent avec ses jeunes esclaves favoris, pour mieux cimenter leurs liens.

Moins d'un siècle après la formation en Irak des premiers régiments mamlouks, des officiers passés par l'esclavage prennent le pouvoir pour leur compte. En 962, des *ghulam-s* turcs en rupture de ban fondent en Afghanistan la dynastie des Ghaznévides. En 1206, l'émir qui s'empare en Inde des récentes conquêtes des Ghurides est un mamlok turc du dernier sultan de la dynastie; l'un de ses propres mamlouks lui succède en 1211 et installe sa capitale à Delhi. Aussi l'avènement au Caire en 1250 d'Aybak, un officier turc désigné par ses pairs, comme lui anciens mamlouks du dernier sultan ayyoubide d'Égypte, n'a-t-il rien d'une nouveauté radicale. D'où vient dès lors que les historiens modernes

qualifient de « sultanat mamlok » le régime né du coup d'État de 1250 et qui devait se maintenir jusqu'à la conquête ottomane de 1517 ? D'où vient que la brillante culture matérielle de cette période, l'art du métal, l'architecture ou l'art du livre, soit entrée dans la mémoire collective sous le qualificatif de « mamlouke » ? Il faut, pour comprendre l'importance exceptionnelle prise par les esclaves-soldats dans l'histoire du sultanat mamlok d'Égypte et de Syrie (1250-1517), revenir aux événements majeurs qui précèdent l'avènement du régime².

Le règne des esclaves-soldats a commencé sous un double signe : la déferlante des conquêtes mongoles sur l'ouest du monde et la vague finissante de la croisade au Proche-Orient. Après avoir d'abord visé la Chine, Gengis Khan se tourne en 1219 vers l'Asie centrale ; en 1223, les Mongols affrontent une coalition formée par les Russes et les Kiptchaks (ou Coumans) — des pasteurs de langue turque, établis dans les plaines du sud de la Russie et de l'Ukraine actuelles ; ils n'ont ensuite de cesse de réduire la résistance des Kiptchaks, le dernier peuple de la steppe à s'opposer à leur avancée. Cavaliers réputés pour leur maîtrise du combat à cheval, les Kiptchaks sont des recrues recherchées par toutes les armées, de la Hongrie à l'Inde en passant par l'Empire byzantin. Massivement réduits en esclavage par les Mongols, ils inondent les marchés aux esclaves à partir des années 1230. Cette opportunité permet aux princes de la famille ayyoubide (les héritiers de Saladin, mort en 1193) d'acheter et de former en quelques années de puissants régiments mamlouks. La Bahriyya, le « régiment du fleuve » (*bahr*), créée dans les années 1240 par le sultan ayyoubide d'Égypte al-Salih Ayyub et établie dans une forteresse au bord du Nil, compte un millier d'hommes en âge de combattre et sans doute deux fois autant en formation. Ce sont les officiers de ce régiment, pour la plupart des Turcs kiptchaks, qui prennent le pouvoir en 1250. Les guerres mongoles ont rendu possible l'avènement des Mamlouks.

D'autres événements en ont été le déclencheur. En 1249, le roi de France Louis IX prend la croix et s'embarque pour une expédition outre-mer, qui, comme celle de 1217-1221, vise l'Égypte pour reconquérir Jérusalem perdue en 1187. Après s'être emparés de Damiette, les croisés sont défaits à la bataille de Mansura, et le roi capturé en avril 1250 à la bataille de Fariskur. Forts de cette victoire de prestige, les officiers mamlouks du sultan al-Salih, mort pendant le siège de Damiette, assassinent alors son fils. Après avoir brièvement porté sur le trône

la veuve de leur ancien maître, la célèbre Shajarat al-Durr (comme eux son ancienne esclave), ils s'entendent pour désigner l'émir Aybak comme sultan : le régime mamlok est né.

La légitimité des esclaves-soldats à régner sur l'Égypte puise ainsi à deux sources : leur appartenance à la maison royale d'al-Salih, dont ils prolongent collectivement le règne et leur victoire sur le champ de bataille contre les ennemis de l'Islam. Aussi, de la prise de Césarée en 1265 à celle de Tripoli en 1289, les Mamlouks n'ont-ils de cesse de réduire la présence des Francs en Syrie-Palestine ; leurs efforts sont couronnés en 1291 par la chute d'Acre, dernière place forte latine en Orient. Mais la victoire décisive est remportée contre un adversaire plus redoutable. En septembre 1260, l'armée d'Égypte conduite par le sultan mamlok Qutuz inflige aux Mongols, à 'Ayn Jalut, leur première défaite depuis qu'a commencé leur expansion vers l'ouest. L'Égypte est sauvée, la Palestine et la Syrie se soumettent ; le califat des Abbassides, abattu à Bagdad par les Mongols en 1258, est restauré au Caire en 1262 ; la Horde d'or fait sécession de l'Empire mongol et noue une alliance avec les Mamlouks³. Le sultan du Caire est dès lors le seul souverain en Islam à pouvoir se prévaloir d'une légitimité islamique impeccable, que lui confère le calife abbasside au moment de son avènement.

Après une première décennie chaotique, le régime se stabilise sous le règne de Baybars (r. 1260-1277)⁴. Acteur majeur des victoires de 1250 et de 1260, assassin du sultan Qutuz après la bataille de 'Ayn Jalut, Baybars (en turc, « prince-panthère ») est aussi le véritable fondateur du régime mamlok, auquel il donne sa colonne vertébrale. La hiérarchie militaire est réorganisée autour de trois rangs : les émirs (ou commandants) de dix, de quarante ou de cent. Les émirs de cent, au nombre théorique de vingt-quatre, doivent entretenir cent cavaliers mamlouks en âge de combattre et mille soldats de rang ; ils se partagent les principales charges de l'État (comme le gouvernement des provinces) et celles de la cour (comme la garde de l'arsenal ou celle des écuries du sultan). À chaque rang correspond une concession fiscale (une *iqta'*) d'un montant proportionnel, que l'émir doit lever lui-même dans un certain nombre de villages, lesquels sont dispersés dans le pays de manière à éviter la formation d'un fief. Enfin, les émirs ne sont autorisés à léguer à leurs enfants ni leur rang, ni leur fonction, ni leur *iqta'*. Si rien n'empêche un individu qui n'a pas connu l'esclavage d'accéder au rang d'émir — Baybars intègre

ainsi à l'armée des officiers mongols en rupture de ban —, les plus hauts rangs sont tenus par des émirs mamlouks.

Cette réorganisation de l'État, de l'armée et de la cour constitue une puissante incitation à recruter des mamlouks. Les émirs et le sultan lui-même, qui réserve à sa maison une part substantielle de l'impôt, achètent et forment des esclaves-soldats dont le nombre est un argument décisif dans la compétition pour le pouvoir. C'est que la dignité royale est un faible rempart contre les ambitions des émirs. Fort de ses quatre mille mamlouks, Baybars parvient à faire reconnaître ses fils comme héritiers du trône; mais il ne faut que deux années à Qalawun, son ancien compagnon d'armes, pour les écarter après sa mort. Qalawun est le dernier des mamlouks d'al-Salih à monter sur le trône et acquiert sous son règne (r. 1279-1290) plus de six mille esclaves-soldats. Toute l'histoire du sultanat mamlouk est traversée par cette tension entre les ambitions dynastiques des souverains, désireux de transmettre le trône à leurs enfants, et la logique horizontale du pouvoir dominée par la compétition entre les grandes maisons militaires, celles des émirs et celle du sultan, qui n'est pas toujours la plus puissante⁵.

L'extinction de la maison d'al-Salih et la puissance sans précédent acquise par la maison de Qalawun changent la donne au tournant du ^{xiv}^e siècle. La compétition s'installe entre les anciens mamlouks de Qalawun, qui dominent la hiérarchie militaire, et ses fils, qui entendent conserver le trône. En dépit de l'assassinat de son frère aîné et après deux tentatives avortées, al-Nasir Muhammad s'y installe durablement [CAT. 5, 6 et 7]. Son long règne (1310-1341) coïncide avec l'extinction de la menace mongole sur la Syrie — la paix est conclue avec les Ilkhanides en 1323 — et avec une remarquable prospérité dont profitent surtout les villes. Signe de son autorité, le sultan se risque à accomplir deux fois le pèlerinage à La Mecque. La compétition politique n'a pas disparu, elle explique d'ailleurs la profusion des chantiers de construction au Caire, mais les émirs ne se battent plus pour le trône, seulement pour la faveur du sultan. L'aristocratie, à laquelle al-Nasir Muhammad intègre un nombre croissant d'hommes libres, perd en partie son caractère militaire. Après sa mort, en 1341, ses fils et petits-fils lui succèdent, tandis que les descendants de mamlouks accèdent aux plus hauts rangs de l'État. Le prestige de la dynastie des Qalawunides prévient toute nouvelle ambition, mais du fait de la jeunesse des princes élevés sur le trône, et alors que les ressources

du régime diminuent drastiquement avec la Grande Peste de 1347, la compétition fait rage entre les émirs pour imposer leur tutelle au sultan. En quatre décennies, douze descendants d'al-Nasir Muhammad, sur trois générations, se succèdent impuissants sur le trône⁶.

Le renouveau du régime doit beaucoup à Barquq, simple mamlouk d'émir qui s'impose comme l'homme fort du sultanat, puis écarte les Qalawunides pour monter sur le trône en 1382 [CAT. 8 et 9]. Pour faire face à l'amoindrissement des ressources (la peste est installée pour deux siècles au Proche-Orient) et lutter contre une aristocratie hostile qui parvient à l'écarter provisoirement du trône en 1389, Barquq réorganise l'État au profit de la maison du sultan⁷. Une plus grande part de l'impôt lui est attribuée; ses administrateurs, issus de familles syriennes parfois d'origine chrétienne, ou eunuques affranchis, acquièrent une notabilité nouvelle. Barquq peut renouer avec la pratique de ses grands prédécesseurs en achetant plusieurs milliers de mamlouks. Les filières de recrutement sont modifiées de manière à privilégier les esclaves d'ethnie circassienne (tcherkesse), comme Barquq lui-même, afin de renforcer la fidélité des recrues à son égard. Les rébellions qui marquent sa fin de règne en montrent les limites, mais les anciens mamlouks de Barquq, pour la plupart circassiens, forment pour plus d'un demi-siècle le noyau dur de l'aristocratie militaire.

Leur loyauté à l'égard du sultan Faraj, le jeune fils de Barquq, qui lui succède en 1399, ne résiste pas à la grave crise provoquée par l'occupation de la Syrie et par la dévastation d'Alep et de Damas par Tamerlan, le grand conquérant turco-mongol d'Asie centrale, en 1401. Faraj est exécuté en 1412 après une décennie de troubles⁸. Son vainqueur, l'émir Shaykh, élève provisoirement au sultanat le calife abbasside puis s'empare du trône. Jusqu'en 1461, et la disparition du dernier sultan issu des anciens émirs de Barquq, le même schéma se répète: à la mort du souverain, son fils aîné est élevé sur le trône, avant d'être écarté par l'un des émirs les plus haut gradés, le temps que le rapport de force se clarifie au sein de l'aristocratie, parfois au terme de quelques jours d'affrontements entre factions. La primauté donnée aux mamlouks des plus hauts rangs a une autre conséquence: le régime vieillit, les émirs accèdent au trône à un âge toujours plus avancé, ce qui creuse un fossé entre l'aristocratie militaire et les jeunes mamlouks achetés par le sultan. De tous les sultans issus de la maison de Barquq, le règne le plus brillant est celui de Barsbay

⁵ Brûle-parfum au nom du sultan al-Nasir Muhammad ibn Qalawun Égypte ou Syrie, vers 1330-1341. Alliage cuivreux ciselé, incrusté d'or, d'argent et de pâte noire, H. 36,5 cm, D. 16,5 cm Doha, Museum of Islamic Art, MW.467.2007



(r. 1422-1438) : les revenus du commerce des épices, captés par une politique interventionniste, permettent au sultan de frapper une monnaie d'or après plusieurs décennies d'interruption. Pour lutter contre la piraterie en Méditerranée, la flotte mamlouke conquiert Chypre en 1426 ; l'île demeure sous suzeraineté mamlouke jusqu'à la fin du siècle.

En 1468, c'est à contrecœur que l'émir Qaytbay monte sur le trône, pressé par ses pairs d'assumer une charge dont personne ne veut plus, en raison de l'insubordination des jeunes mamlouks encasernés à la citadelle du Caire. Son règne (1468-1496) est pourtant l'un des plus longs et des plus stables de l'histoire du sultanat⁹ [cat. 10 et 11]. Souvent comparé à celui d'al-Nasir Muhammad, en raison de sa prospérité et des nombreux monuments alors édifiés, il voit le sultan accomplir le *hajj* en 1480, pour la première fois depuis son illustre prédécesseur. Le ciel s'obscurcit dans la seconde partie de son règne : la guerre contre les Ottomans pour le contrôle de la Cilicie (au sud de l'Anatolie) se conclut certes victorieusement en 1491, mais au prix d'une dangereuse

tension sur les ressources de l'État. Ses successeurs multiplient les expédients fiscaux pour maintenir le coûteux recrutement des esclaves-soldats, et doter l'armée d'une artillerie de siège capable de rivaliser avec celle des Ottomans. Qanisawh al-Ghawri (r. 1501-1516), en particulier, féru de culture persane [cat. 90] embellit le centre de sa capitale d'un somptueux complexe associant une madrasa et son mausolée, tout en accaparant les revenus des autres fondations pieuses. En août 1516, sa défaite et sa mort à Marj Dabiq, au nord d'Alep, face aux Ottomans, après la défection d'une partie de son armée, n'en sont pas moins une surprise pour de nombreux observateurs. En janvier 1517, le sultan ottoman Selim s'empare du Caire et fait pendre le cinquantième et dernier sultan mamlouk Tumanbay. De tous, Qanisawh al-Ghawri est le seul, à soixante-dix ans, à être mort sur le champ de bataille.

1. Ayalon, 1996. 2. Petry, 2022. 3. Favereau, 2018. 4. Thorau, 1992. 5. Loiseau, 2014. 6. Van Steenberghe, 2006. 7. Loiseau, 2010. 8. Onimus, 2019. 9. Petry, 1993.

6 Bol (*tasa*) au nom du sultan al-Nasir Muhammad ibn Qalawun Égypte ou Syrie, vers 1320-1341 Alliage cuivreux ciselé, incrusté d'or, d'argent et de pâte noire, H. 9 cm, D. 20 cm Palerme, Galleria Regionale della Sicilia, inv. 7324





7 Couvercle d'écritoire au nom du sultan al-Nasir Muhammad ibn Qalawun
Égypte ou Syrie, vers 1290-1310
Alliage cuivreux ciselé, incrusté d'argent, d'or et de pâte noire, L. 34,4 cm, l. 9 cm, H. 2 cm
Koweït, collection al-Sabah, Dar al-athar al-islamiyya, LNS 16 M a-c



8 Lampe au nom du sultan Barquq
Égypte, vers 1386
Verre soufflé, émaillé et doré
H. max. 32,5 cm, D. max. 27 cm
Paris, musée du Louvre, département des Arts de l'Islam, OA 7568

9 Volume (*juz'*) de coran
Égypte, vers 1382-1399
(provient de la madrasa de Barquq au Caire)
Encres, pigments et or sur papier
H. 37,4 cm, l. 26 cm
Paris, Bibliothèque nationale de France, département des Manuscrits, Arabe 5844, f. 1v-2r





10 Plaque de revêtement au nom du sultan Qaytbay
Égypte, vers 1468-1496. Céramique siliceuse,
décor peint sous glaçure, D. 29 cm
Koweït, collection al-Sabah, Dar al-athar al-islamiyya, LNS 190 C



11 Bassin au nom du sultan Qaytbay
Égypte, Le Caire, vers 1468-1496. Alliage cuivreux ciselé,
incrusté d'or, d'argent et de pâte noire, H. 15,4 cm, D. 40,6 cm
Londres, Victoria and Albert Museum, 1325-1856

UN MARQUEUR MAMLOUK: LES BLASONS



Les émirs mamlouks, qui formaient l'aristocratie du sultanat d'Égypte et de Syrie, prenaient un soin jaloux à exposer aux yeux de tous les signes visibles de leurs privilèges. Le cheval, la ceinture et le sabre, que chacun recevait au moment d'accéder au rang d'émir, n'avaient à cet égard rien pour surprendre leurs sujets [CAT.13]. Il en allait tout autrement du blason personnel, lequel ornait leurs armes, leurs vêtements et le harnachement de leurs montures, mais était aussi appliqué sur l'ensemble des objets de prix et des édifices qu'ils avaient commandités ou dont ils s'arrogeaient l'usage, et qui n'a pas d'équivalent dans l'histoire islamique¹. Les peintres vénitiens ne s'y sont pas trompés, en figurant en grand nombre dans le décor de leurs scènes orientales ces blasons de forme généralement circulaire, divisés ou non en trois champs, et comprenant un ou plusieurs meubles [CAT.161]. L'analogie avec l'héraldique doit cependant s'arrêter là. À la différence des blasons que la noblesse européenne associait et transmettait au gré des alliances matrimoniales, les logiques propres aux emblèmes mamlouks échappent encore en partie à l'analyse. C'est que les auteurs de l'époque, qui les appellent *rank-s* (du mot persan signifiant «couleur» et «teinture»), sont étonnamment discrets à leur sujet².

L'emploi d'emblèmes de fonction était pourtant bien établi à la cour d'al-Salih Ayyub, le dernier sultan ayyoubide d'Égypte (r. 1240-1249) et le «père» du régiment mamlouk de la Bahriyya. Le modèle lui venait sans doute de la cour du Khwarezm-shah,

le souverain d'Asie centrale balayé vingt ans plus tôt par les Mongols, et dont les Ayyoubides ont recruté les soldats. À chacune des fonctions domestiques exercées par ses mamlouks correspondait un emblème: une table pour le goûteur, deux arcs pour le serviteur chargé de porter son arbalète. Les Mamlouks ont maintenu cet usage: au sein de la *khassaqiyya* (la garde rapprochée du sultan recrutée parmi ses jeunes mamlouks), l'échanson (*saqi*) recevait une coupe [CAT.12], le porteur d'armes (*silahdar*) un sabre [CAT.15], le secrétaire (*dawadar*) une écritoire [CAT.36], et deux cannes de polo servaient d'emblème au *jukandar* qui accompagnait son maître dans son loisir favori [CAT.14]. Devenu émir, l'officier conservait le blason de la fonction qu'il avait exercée dans la maison de son maître.

Cet usage simple est cependant complexifié par l'emploi simultané d'emblèmes animaliers. Joinville, compagnon du roi Louis IX en croisade, signale des oiseaux sur les armes des Mamlouks en 1250 à la bataille de Fariskur. Le sultan Baybars, dont le règne (1260-1277) jette les bases du nouveau régime, arbore un lion passant sur les murs de ses forteresses et sur le tablier des ponts qu'il fait édifier, mais aussi sur ses monnaies d'or, d'argent et de cuivre [CAT.29]. Le lion se maintient dans l'emblématique mamlouke jusqu'à la fin du xve siècle, mais sur de rares objets et en concurrence avec l'aigle [CAT.16]. Une très grande majorité des emblèmes, peints, gravés ou cousus sur tous les supports possibles, des édifices aux objets, sont constitués de formes géométriques puisées dans un répertoire restreint et dont la signification, comme celle de la rosette, n'est pas toujours évidente³ [CAT.30].

Le règne d'al-Nasir Muhammad (1310-1341) voit l'aristocratie mamlouke perdre en partie son identité militaire et, dans le même temps, l'emblématique mamlouke se complexifier davantage⁴. Le blason est plus souvent divisé en trois champs et combine plusieurs meubles dans deux d'entre eux [CAT.206], plus tard au xve siècle dans les trois à la fois. Mais il reste encore un attribut des

Mamlouks auquel leurs fils, qui accèdent pourtant parfois aux fonctions d'émir, n'ont que très rarement droit [CAT.34]. Le règne d'al-Zahir Barquq (1382-1399) marque une étape supplémentaire: ses nombreux mamlouks arborent dans leur blason, avec d'autres meubles, la coupe de l'échanson, qui fut l'emblème de leur maître et est devenue celui de sa maison [CAT.69]. C'est sans doute aussi sous son règne que les émirs furent désormais libres de choisir leur blason indépendamment de leur première fonction. Barquq fut enfin le premier sultan à confier certaines hautes charges de sa maison, comme celle d'intendant, non plus à un émir mamlouk comme le voulait l'usage, mais à un administrateur civil n'appartenant pas à la hiérarchie militaire: à partir de la fin du xive siècle, des civils ont ainsi commencé à arborer un blason. Ceux composites employés par les émirs mamlouks au xve siècle, où se retrouve presque toujours la coupe de l'échanson, ont semble-t-il cessé d'être des emblèmes personnels, sans que les raisons de leur choix ou de leur attribution nous soient intelligibles [CAT.17].

Signe de distinction de l'aristocratie mamlouke, qui disparaît avec elle après 1517, le blason n'est pas utilisé à l'identique par les sultans eux-mêmes. Sur les documents officiels figure leur monogramme. Sur les monuments et objets de leur règne, en lieu et place des emblèmes à symboles, figure leur blason épigraphique. Celui-ci comprend le surnom royal du souverain et son nom propre dans une formule propitiatoire, comme sur le tondo à la gloire de «notre maître le sultan al-Malik al-Ashraf (le roi le plus noble) Qaytbay» [CAT.10]. Sans doute faut-il y voir, passé le temps de Baybars et de son lion, l'indice d'un scrupule à employer l'image dans le discours du «sultan des royaumes islamiques».

Julien Loiseau

1. Mayer, 1933; Meinecke, 1974; Balog, 1964.
2. Nasser Rabbat, art. Rank, *Encyclopédie de l'Islam*, 2^e édition, 2012. 3. Carnet de recherche Mamluk Emblems Online Corpus www.openedition.org/31669 4. Meinecke, 1972.



12 Lampe au nom de l'émir Sayf al-Din Tankizbugha Égypte, Le Caire, vers 1358. Verre soufflé, émaillé et doré H. max. 26,5 cm, D. max. 18,5 cm Paris, musée du Louvre, département des Arts de l'Islam, OA 7352

13 Bassin aux cavaliers et blasons au nom de Sumun/Simun Abu'l-'Izz Égypte ou Syrie, vers 1320-1340. Alliage cuivreux ciselé, incrusté d'or, d'argent et de pâte noire, H. 10 cm, D. 21 cm Berlin, Museum für Islamische Kunst, I.3597



14 Support de plateau
Égypte ou Syrie, 1^{re} moitié du xiv^e siècle
Alliage cuivreux ciselé, incrusté
d'argent et de pâte noire
H. 18,7 cm, D. 24,2 cm
Doha, Museum of Islamic Art, MW.225.2002



15 Fragment de tenture au sabre
Égypte, xiv^e ou xv^e siècle
Laine, décor appliqué
H. 11,8 cm, L. 26 cm
New York, Metropolitan Museum
of Art, 1972.120.7

16 Flacon aspersoir (*qumqum*)
au blason d'aigle
Égypte ou Syrie, vers 1300. Verre soufflé,
émaillé et doré, H. 12,3 cm, l. 9,6 cm
Paris, musée du Louvre, département
des Arts de l'Islam, OA 7244



17 Coupe de l'émir Tani Bak
Égypte ou Syrie, 3^e quart du xv^e siècle
Alliage cuivreux ciselé,
incrusté de pâte noire
H. 10,2 cm, D. 22 cm
Berlin, Museum für Islamische Kunst, I.3675



HEURS ET MALHEURS D’UN GRAND ÉMIR: QAWSUN AL-NASIRI



À l’image du règne du sultan al-Nasir Muhammad ibn Qalawun (r.1310-1341), qui fut son maître, son protecteur et peut-être son amant, la carrière de l’émir Qawsun est trop exceptionnelle pour être représentative de la vie des officiers de l’époque mamlouke. Mais elle en révèle toutes les facettes par ses excès mêmes¹. La mode était en 1320 à la culture mongole quand le jeune homme, âgé de dix-huit ans, arrive au Caire dans la suite de la princesse Tulunbay, nièce du khan de la Horde d’or et future épouse du sultan al-Nasir. À la différence des nombreux esclaves kiptchaks débarqués en même temps, Qawsun (en turc, le «bouleau») est de condition libre. Le sultan, qui a le double de son âge, remarque Qawsun dans les écuries royales où ce dernier fréquente les palefreniers, s’éprend de lui et le convainc de se vendre lui-même comme mamlouk.

Qawsun n’a donc pas suivi le cursus des esclaves-soldats: il intègre sans attendre le corps des échansons du sultan et monte

si rapidement dans la hiérarchie qu’il est déjà «émir de cent», le plus haut rang, quand al-Nasir se résout à l’affranchir. L’émir conserve tout au long de sa carrière le blason (*rank*) de la première fonction qu’il a exercée dans la maison du sultan, celle d’échanson (*saqi*). La coupe du *saqi* orne ainsi les édifices et les objets commandités par Qawsun, comme une lampe provenant de sa mosquée [CAT.18].

Les années 1330 coïncident avec l’apogée du règne d’al-Nasir. Pour Qawsun, c’est le temps des privilèges qu’offre la faveur du sultan, lequel a marié l’une de ses filles à son protégé et a épousé lui-même la sœur de ce dernier, venue en Égypte de la Horde d’or avec d’autres de ses parents partager sa bonne fortune. Qawsun fait édifier le plus vaste et le plus puissant palais urbain du Caire: l’*Istabl Qawsun* (littéralement, l’«écurie de Qawsun», les écuries et les magasins d’armes formant le socle du palais, et les pièces de vie et de réception se trouvant en étage), dont l’une des façades s’ouvre en face des écuries royales, porte d’entrée de la Citadelle, où réside le sultan. Les trésors mobiliers accumulés par l’émir dans l’*Istabl Qawsun* comprennent des chevaux mais aussi, d’après l’inventaire qui en est dressé à sa chute, cent quatre-vingts paires de tapis d’Anatolie et d’Iran et une tente de concert en satin ornée de pierreries².

Comme souvent les émirs mamlouks, Qawsun ne s’est pas contenté de thésauriser: il a investi sa fortune pour tenter de la faire durer dans ce monde et dans l’autre. Parmi ses biens de rapport figurent un caravansérail édifié dans le centre marchand du Caire, dont on dit que quatre mille personnes habitaient les trois cent soixante appartements loués en étage, et un quartier loti dans l’un des secteurs nouvellement

urbanisés de la capitale. L’émir fait aussi édifier en 1330 une nouvelle mosquée du vendredi (*Jami’ Qawsun*) dans le prestigieux quartier où s’établit désormais l’aristocratie des émirs, au sortir de la porte de Zuwayla. Les maîtres d’ouvrage qu’il a fait venir d’Iran s’inspirent, pour élever ses deux minarets, de celui de la mosquée de l’Ilkhan Abu Sa’id à Tabriz. Du minbar (chaire à prêcher) de cette mosquée, détruite au XIX^e siècle, provient un dossier de bois sculpté, figurant une lampe et deux chandeliers dans un mihrab [CAT.19]³. Qawsun fait également édifier, au pied de la Citadelle, à l’entrée nord de la grande nécropole de la Qarafa, un complexe constitué d’une mosquée du vendredi et d’un couvent de soufis (*khanqah*) où il prévoyait sans doute de se faire inhumer.

Qawsun n’eût pas la mort à laquelle il s’attendait. Devenu l’homme fort du sultanat à la disparition d’al-Nasir, et le régent de ses jeunes fils qui se succédèrent sur le trône, Qawsun fut renversé et exécuté en 1342 après une année d’exercice d’un pouvoir presque absolu⁴. Le pillage de l’*Istabl Qawsun*, orchestré par ses rivaux, mit sur le marché une telle quantité de dinars que le cours de l’or s’en trouva, dit-on, divisé par deux.

Julien Loiseau

- 1. Ibn Taghri Birdi, 2002, vol. 9, p. 107-110.
- 2. Al-Maqrizi, 2003, vol. 3, p. 235-238.
- 3. Un autre panneau de ce minbar a été acquis conjointement par le musée d’Art islamique de Doha, inv. WW.123.2008 (ancienne collection Charles Gillot); ils sont identifiés par des reproductions dans Prisse d’Avennes, 1877, pl. LXXXV à LXXXVIII; une partie de la structure de la chaire est conservée au musée d’Art islamique du Caire (Kühn, 2019, p. 114).
- 4. Van Steenberghe, 2001.

18 Lampe de mosquée au nom de l’émir Qawsun
Signée: ‘Ali ibn Muhammad al-Barmaki (?)
Égypte, Le Caire, vers 1330-1335
Verre soufflé, émaillé et doré, H. 35,9 cm, D. 25,6 cm
New York, Metropolitan Museum of Art, 17.190.991

19 Dossieret du minbar
de la mosquée de l’émir Qawsun
Égypte, Le Caire, vers 1330
Bois sculpté, H. 82 cm, L. 87,5 cm
Doha, Museum of Islamic Art, WW.122.2008



ÉTAT ET TERRITOIRE

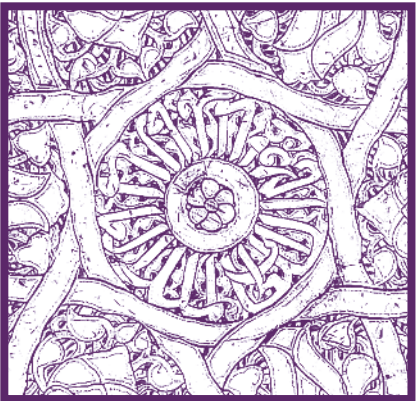
Mathieu Eychenne

À la fin de mai 1303, le sultan al-Nasir Muhammad ibn Qalawun pénètre à la tête de ses troupes par la porte de la Victoire et chemine triomphalement jusqu'à la Citadelle à travers les rues du Caire. Un spectacle macabre s'offre ce jour-là à la population venue célébrer le retour du « roi victorieux » : plusieurs centaines de prisonniers mongols chargés de chaînes ouvrent le cortège royal, chacun portant suspendue à son cou la tête de l'un de ses compagnons morts au combat, et mille têtes coupées de combattants mongols ont été disposées au sommet de mille lances¹.

Un mois plus tôt, le souverain, tout juste âgé de dix-huit ans, a vaincu les armées mongoles à Marj al-Suffar, au sud de Damas, devenant ainsi l'égal de ses prédécesseurs, Baybars (r. 1260-1277) et Qalawun (r. 1279-1290), héros combattants du djihad. Rapportée au siècle suivant par l'historien al-'Ayni, à une époque où le sultanat était à nouveau confronté à un danger mortel – le chef turco-mongol Tamerlan –, la mémoire de l'événement rappelait, s'il en était besoin, aux contemporains que, dans ses temps originels, l'État mamlouk s'était construit, à force de faits d'armes, dans la guerre et la défense de l'islam.

UN ÉTAT D'ABORD CONSTRUIT PAR ET POUR LA GUERRE

Pendant sa première décennie d'existence, le territoire du sultanat mamlouk s'était limité à l'Égypte; victorieuses des Mongols à 'Ayn Jalut, en Palestine, en septembre 1260, les armées du sultanat lui adjoignirent le Bilad al-Sham (région de Syrie-Palestine). La légitimité



des Mamlouks à gouverner les régions conquises fut définitivement assurée par le diplôme officiel émané du calife abbasside fantoche que Baybars avait installé sous étroite surveillance dans la citadelle du Caire. Sources d'investiture pour les sultans à chaque début de règne, les califes abbassides, assignés à résidence, vécurent le plus souvent reclus et ne jouèrent qu'un rôle honorifique². Cela explique sans doute la qualité relative du seul objet conservé au nom d'un calife abbasside du Caire [CAT.23].

Trois décennies d'expéditions militaires sous Baybars puis Qalawun visèrent ensuite à unifier le sultanat et à défendre le territoire syrien, fixant sur l'Euphrate la frontière avec l'Ilkhanat de Perse³. La prise d'Acre en 1291 liquida définitivement la présence latine sur le littoral palestinien, mais une ultime campagne des Mongols, nouvellement islamisés, en 1300-1303 ravagea encore la Syrie et manqua d'emporter le pouvoir mamlouk. Sous le troisième règne d'al-Nasir Muhammad (1310-1341), à la faveur d'une paix définitive conclue en 1323, une période de prospérité inédite s'ouvrit toutefois et constitua le premier apogée du sultanat mamlouk.

AUX MARGES DU SULTANAT

Dès le règne de Baybars, les Mamlouks reprirent le rôle de protecteur des lieux saints du Hijaz traditionnellement revendiqué par les pouvoirs égyptiens depuis le ^x^e siècle, imposant leur tutelle sur La Mecque et Médine. Portant le titre de « serviteur des deux sanctuaires », le sultan avait le devoir et la prérogative d'assurer leur entretien et leur

embellissement tout comme le bon déroulement du pèlerinage annuel (*hajj*)⁴. Parmi ces prérogatives honorifiques figuraient le renouvellement annuel de la *kiswa*, l'étoffe de soie noire brodée de fil d'or au nom du sultan recouvrant la Kaaba, et l'envoi, moins régulier, d'une nouvelle clef de la Kaaba, comme celle gravée au nom du sultan Faraj (r. 1399-1412) [CAT.27], probablement contemporaine de l'achèvement de la restauration du sanctuaire en 1402, après une inondation et un incendie, sous la direction du grand émir Baysaq, chef de la caravane des pèlerins [CAT.26]. Les deux sanctuaires recevaient régulièrement de nouveaux décors, du mobilier, tel ce chandelier offert par le sultan Qaytbay au sanctuaire de Médine [CAT.25] ou encore de précieux manuscrits.

Dès les années 1260, l'expansionnisme mamlouk se manifesta aussi en Afrique, l'influence du sultanat s'étendant à l'ouest du Nil dans le désert occidental et jusqu'à Barqa en Cyrénaïque. Au sud, l'invasion de la Nubie ordonnée par Baybars entraîna l'annexion de la partie nord du royaume de Makurie et l'installation à Dongola d'un roi chrétien reconnaissant par le paiement d'un tribut la suzeraineté du Caire. La tutelle mamlouke, maintenue par l'envoi de nombreuses expéditions militaires jusqu'en 1317, s'y renforça alors avec l'installation sur le trône d'un prince nubien élevé au Caire et de confession musulmane⁵.

Au nord du sultanat, dès les années 1260-1280, les premières expéditions militaires en Cilicie, tout en affaiblissant un allié fidèle des Mongols, avaient inauguré un siècle de prétentions mamloukes⁶. Une nouvelle expédition en 1323 puis la prise des ports d'Ayas (1347), de Tarse et d'Adana (1359), et finalement la chute de Sis (1375) entraînèrent la disparition du royaume de Petite-Arménie et la mainmise du sultanat sur la Cilicie jusqu'au milieu du ^{xv}^e siècle.

Après les expéditions victorieuses des années 1270, dont celle d'Elbistan (1277), les Mamlouks poussèrent aussi leur avantage dans le sud de l'Anatolie à la faveur de la paix avec les Mongols, et la prise de Malatya en 1315 consolida la protection du territoire syrien. Mais l'hégémonie mamlouke s'y renforça surtout avec la dissolution de l'Ilkhanat mongol de Perse à la mort du souverain Abu Sa'id en 1335, tribus et principautés turcomanes indépendantes reconnaissant l'autorité du Caire au cours de cette décennie⁷.

Au milieu du ^{xiv}^e siècle, le territoire mamlouk atteignit ainsi sa plus grande expansion. Toutefois, les invasions du chef turco-mongol Tamerlan, conjuguées aux

crises politiques, économiques, sanitaires et démographiques, récurrentes au tournant du ^{xv}^e siècle, rendirent le contrôle de ce territoire plus difficile. Le pouvoir central, affaibli, peina alors à imposer son autorité sur une partie du Bilad al-Sham, de la Haute-Égypte et du delta du Nil où les tribus arabes et turcomanes affirmèrent leur autonomie. Une période de renouveau dans les années 1420-1450 permit un redressement inespéré du sultanat, marqué par la conquête de Chypre par Barsbay en 1426, mais ses dernières décennies furent surtout témoin du retour de la guerre et de la lutte acharnée entre Mamlouks et Ottomans pour la domination du Proche-Orient.

COMMUNIQUER À TRAVERS L'EMPIRE

Les communications officielles au sein de ce vaste territoire, de l'Euphrate au Nil et des confins de l'Anatolie jusqu'à la Nubie, furent, dès la naissance du sultanat, un enjeu d'autant plus important que la guerre était omniprésente aux portes des provinces syriennes. Dès le début de son règne, Baybars restaura la poste aux chevaux et organisa en même temps la poste aux pigeons⁸. Le développement des deux réseaux d'acheminement des dépêches et plis officiels, au rôle politique et militaire essentiel, fut guidé par les nécessités de la guerre contre les Mongols. À l'usage exclusif du sultan et de ses représentants provinciaux, les postes aux chevaux et aux pigeons furent confiées à un civil, le secrétaire de chancellerie (*katib al-sirr*), et à un militaire, l'émir porte-écritoire (*dawadar*)⁹.

Entre Le Caire et Damas, distance généralement couverte à cheval en une semaine, les cavaliers changeaient de monture dans des caravansérails ou des relais d'étape spécifiques dotés d'écuries. Dès le milieu du ^{xiv}^e siècle, en raison du coût élevé de son entretien, la poste aux chevaux fut restructurée avant qu'au début du siècle suivant l'invasion de Tamerlan n'en désorganise durablement le réseau, qui fut progressivement abandonné. La poste aux pigeons, quant à elle, d'abord confinée au Bilad al-Sham, reliait prioritairement Damas aux principales villes syriennes et aux forteresses frontalières d'al-Rahba et al-Bira qui pouvaient ainsi rapidement prévenir du franchissement de l'Euphrate par l'ennemi mongol. Sous le règne de Qalawun, le réseau fut prolongé pour atteindre le littoral syro-palestinien, l'Égypte et le sud de l'Anatolie, faisant de la citadelle du Caire son centre névralgique.

UN ÉTAT CENTRALISÉ

Héritiers de la construction politique bâtie par Saladin et ses successeurs, les Mamlouks perpétuèrent l'organisation socio-militaire née dans le sillage du mouvement de résistance à la croisade puis à l'agression mongole. D'abord centré sur l'Égypte, le sultanat fut, dès l'origine, conçu comme un État centralisé et hiérarchisé: le pouvoir souverain s'incarnait dans la personne du sultan et dans la citadelle érigée sur les hauteurs du Caire par Saladin et ses descendants. Tout à la fois centre de gouvernement, résidence royale et forteresse militaire, la Citadelle abritait les bureaux de l'administration centrale dirigée par un vizir, et servait de lieu de cantonnement à l'armée égyptienne, la plus puissante du sultanat, composée des mamlouks du sultan et des principaux émirs¹⁰. Fonctionnaires militaires et civils étaient nommés et révoqués par le sultan en personne. Sur les objets en métal fabriqués pour les sultans au ^{xiv}^e siècle, la figure et la puissance royale sont représentées par une large inscription de titulature, volontiers rayonnante, à la symbolique solaire, et par un blason circulaire épigraphique spécifique, comme sur le grand plateau et l'écritoire au nom du sultan Sha'ban (r. 1345-1346) [CAT. 20 et 21]. L'écritoire symbolise en outre le pouvoir décisionnaire royal à travers sa signature apposée sur ses décrets et correspondances.

En Égypte, la forte attraction exercée par Le Caire [FIG. 1] articulait deux grandes régions, au sud la Haute-Égypte et au nord la Basse-Égypte, elles-mêmes découpées en districts (*wilaya-s*) dirigés par un émir s'appuyant sur une garnison pour maintenir l'ordre et sur une administration civile pour gérer la province. Le delta du Nil en comptait initialement quatre auxquels s'ajoutèrent les provinces (*niyaba-s*) d'Alexandrie en 1365 et de Damanhur à la fin du siècle. La Haute-Égypte, quant à elle, était administrée par un émir ayant rang de *na'ib al-saltana* (représentant du sultan, gouverneur). Sa capitale, Qus, jouait un rôle majeur de maintien de l'ordre dans le sud du pays et permettait la surveillance de la mer Rouge et le contrôle de la route égyptienne du pèlerinage¹¹.

Les provinces syriennes, issues des principautés ayyoubides, avaient aussi à leur tête un gouverneur portant le titre de *na'ib al-saltana* qui était chef de l'armée et de l'administration de la province. Celui de Damas, aussi appelé *malik al-umara'* (« roi des émirs ») pour indiquer sa prééminence, commandait l'ensemble des armées syriennes et l'administration de la province. Dans les

principales villes, les citadelles, lieux de cantonnement des troupes, étaient commandées par d'autres gouverneurs que celui de la cité afin de limiter les ambitions autonomistes des autorités locales et d'organiser au mieux la résistance en cas de siège. L'espace syro-palestinien se composait de sept *niyaba-s*: Damas, la plus vaste, incluant les villes saintes de Jérusalem et Hébron; Alep, bien que souvent perçue comme un lieu de relégation en raison de sa position excentrée, jouait un rôle stratégique important; Hama, qui demeura une principauté ayyoubide suzeraine jusqu'en 1341-1342; Safad et Tripoli, fondées respectivement en 1265 et 1289 après leurs conquêtes; Gaza, qui devint une *niyaba* à part entière en 1321, et, enfin, Karak, autre lieu de relégation pour les sultans déchus, issue de la principauté ayyoubide conquise en 1269, qui assurait le contrôle du désert et de la route syrienne du *hajj*¹².

Les Mamlouks furent d'habiles guerriers, mais ils demeurèrent souvent de bien piètres administrateurs et durent s'en remettre aux notables civils pour gérer l'État. De fait, une communauté d'intérêt unissait ceux qui portaient le sabre à ceux qui maniaient le calame. À cette époque, l'art du secrétaire fut d'ailleurs poussé à un extrême raffinement à travers de monumentaux ouvrages encyclopédiques, dont les exemplaires de Shihab al-Din Ibn Fadl Allah al-'Umari et d'al-Qalqashandi notamment ont été conservés [CAT. 22 et 24]; s'y conjuguent les savoirs pratiques et techniques et l'érudition (histoire, géographie, botanique, agriculture, astronomie, etc.) que tout bon scribe se devait de maîtriser. Savoir-faire et pratiques du métier se transmettaient ainsi de génération en génération au sein des familles de scribes, principalement des chrétiens régulièrement contraints de se convertir à l'islam, qui servirent dans les *diwan-s* des sultans comme dans ceux des émirs¹³. Leur fine maîtrise de la géographie du pays, des usages administratifs et des pratiques agricoles en vigueur depuis plusieurs siècles furent indispensables à la prospérité et au bon fonctionnement de l'État mamlouk¹⁴.

1. Texte traduit par M. Eychenne dans Denoix et Eddé, 2015, p. 280-282. 2. Banister, 2021; El-Merheb, 2022. 3. Amitai-Preiss, 1995. 4. Meloy, 2010. 5. Garcin, 1976, p. 211-220. 6. Stewart, 2001. 7. Wing, 2007. 8. Ragheb, 2002, p. 29-49. 9. Silverstein, 2007, p. 165-185. 10. Rabbat, 1995, p. 283-295. 11. Garcin, 1976, p. 183-223. 12. Gaudefroy-Demombynes, 1923. 13. Escovitz, 1976; Eychenne, 2013; Martel-Thoumian, 1992. 14. Bauden, 2013.

20 Plateau au nom du sultan Sha'ban Égypte ou Syrie, 1345-1346 Alliage cuivreux ciselé, incrusté d'argent et de pâte noire, H. 7,5 cm, D. 81 cm Lyon, musée des Beaux-Arts, D 371





21 Écritoire au nom du sultan Sha'ban
Égypte ou Syrie, 1345-1346. Alliage cuivreux ciselé, incrusté d'argent, d'or et de pâte noire, H. 8 cm, l. 8,8 cm, L. 30,5 cm
Paris, Bibliothèque nationale de France, département des Monnaies, Médailles et Antiques, 55.539

22 Ahmad ibn 'Abd Allah al-Qalqashandi (m. 1418), *Al-Subh al-a'sha fi sina'at al-insha* (manuel de chancellerie), volume 1
Copiste: 'Abd al-Razzaq ibn 'Abd al-Mu'min ibn Muhammad. Égypte, Le Caire, 889H/1484.
Manuscrit en arabe; encres, pigments et or sur papier, H. 27 cm, l. 17,6 cm
Oxford, Bodleian Library, Ms. Arch. Seld. A.17, f. 1r

23 Bassin au nom du calife al-Mustanjid
Égypte, vers 1455-1479. Alliage cuivreux ciselé, incrusté de pâte noire, H. 22,2 cm, D. max. 53,9 cm
Paris, Institut du monde arabe, AI 89-54

24 Shihab al-Din Ibn Fadl Allah al-'Umari (m. 1349), *Masalik al-absar fi mamalik al-amsar* (manuel de chancellerie). Copiste: Muhammad al-Su'udi.
Égypte ou Syrie, copie du xv^e siècle. Manuscrit en arabe; encre sur papier, H. 27 cm, l. 18,5 cm
Paris, Bibliothèque nationale de France, département des Manuscrits, Arabe 2325, f. 5v

25 Chandelier offert par le sultan Qaytbay
à la mosquée de Médine
Égypte, 887H/1482. Alliage cuivreux ciselé, incrusté de pâte noire, H. 45,3 cm
Athènes, musée Benaki, 13040

27 Clef de la Kaaba au nom du sultan Faraj ibn Barquq
Égypte, vers 1399-1412. Alliage ferreux coulé, damasquiné d'or et d'argent, L. 34 cm, l. 10,3 cm
Paris, musée du Louvre, département des Arts de l'Islam, OA 6738

26 Inscription de reconstruction du sanctuaire de La Mecque au nom du sultan Faraj ibn Barquq
La Mecque, probablement 804H/1402 (provient du sanctuaire de La Mecque)
Marbre sculpté, H. 62 cm, l. 43,5 cm, ép. 28,5 cm
Riyad, Musée national, 8



FIG. 1 Matteo Pagano et Giovanni Domenico Zorzi,
Carte du Caire (La vera descrizione de la gran cita del Caiero)
 Venise, 1549 (d'après un relevé de la fin du xv^e siècle?). Impression sur papier, H. 102 cm, l. 192,5 cm
 Berlin, Kupferstichkabinett, 924-100

LES MONNAIES, UNE MINE DE DONNÉES



La frappe de la monnaie (*sikka*) était une prérogative des sultans. Ils en décidaient la forme, le type d’alliage utilisé, le poids ainsi que les légendes inscrites. Le sultanat mamlouk utilisait un système monétaire trimétallique fondé sur des monnaies d’or (*dinar*), d’argent (*dirham*) et de cuivre (*fals*). Ces monnaies étaient frappées en grande majorité dans l’un des six ateliers monétaires répartis en Égypte (Le Caire, Alexandrie) et en Syrie (Damas, Alep, Tripoli, Hama).

L’étude des monnaies mamloukes offre de nombreuses perspectives de recherche qui ont été explorées par divers historiens durant ces soixante dernières années¹. Par exemple, elle a permis de mieux appréhender les fluctuations économiques du sultanat. L’une d’elles est perceptible pour l’année d’émission 810H/1407-1408. En raison de crises économiques sévères, le sultan Faraj (m. 1412) opéra une réforme monétaire qui impliqua la création d’une nouvelle pièce d’or, plus petite et plus légère que les précédentes. Cette réforme avait pour

but de concurrencer les pièces vénitiennes – le sequin notamment – qui avaient la réputation d’être de bon aloi, mais aussi de faire du dinar mamlouk une pièce reconnue dans les échanges internationaux.

L’examen des trésors monétaires permet de réfléchir sur la place du sultanat dans les échanges commerciaux. Des découvertes récentes en Israël donnent quelques pistes. Lors de la fouille du quartier d’al-Watta à Safad, une céramique percée d’une fente sur le dessus et jouant le rôle de tirelire fut découverte. Elle contenait cent vingt-cinq pièces d’argent, constituées de dirhams mamlouks mais aussi de grossi vénitiens, frappés entre le ^{xiii}e et le ^{xiv}e siècle². Dans la région de Tibériade, sur le site de Huqoq³, un autre trésor datant du milieu du ^{xv}e siècle contenait trois cent soixante-quatre pièces d’or et d’argent, provenant essentiellement de Venise et de l’Empire mamlouk ; mais quelques-unes avaient été frappées en Sicile et un cas rare de pièce d’argent serbe fut identifié. Ces deux trésors illustrent ainsi le dynamisme des échanges commerciaux dans le Bassin méditerranéen mais aussi le déplacement de certains usages, comme le montre la tirelire de Safad, objet d’origine franque transmis par les croisés.

Les inscriptions sur les pièces mamloukes fournissent des informations majeures. On y lit le nom du sultan, parfois mis en exergue, et sa titulature qui figurent sur le droit. La titulature est ensuite accompagnée d’invocations pieuses en faveur du sultan et de passages coraniques. Ces formules ont pour but de glorifier le règne du sultan et de déclarer l’omnipotence de Dieu [CAT. 28].

L’originalité des monnaies mamloukes réside aussi dans les motifs qui les ornent.

Si les pièces d’or et d’argent sont essentiellement épigraphiques, celles de cuivre (*fals/fulus*) possèdent un répertoire visuel d’une grande diversité [CAT. 30]. Certains motifs géométriques ou floraux sont simplement ornementaux ; d’autres en revanche ont été interprétés comme des blasons (*rank/runuk*). Il pouvait s’agir d’un animal, comme le lion choisi par Baybars [CAT. 29]. Symbole d’autorité et de puissance, le lion apparaît après sa victoire sur les Mongols et dès son ascension au trône en 1260. Son fils, Baraka Khan (mort en 1279), en hérite et cet animal devient un symbole dynastique. D’autres animaux furent choisis, tels que les oiseaux et plus particulièrement l’aigle éployée, présente sur le monnayage de Qalawun (m. 1341). Plus rare, le poisson figure aussi sur certaines pièces comme sur un *fals* de Sha’ban II frappé à Hama. À côté des animaux, d’autres motifs sont choisis, comme la fleur de lys, souvent utilisée, dont on voit un exemple sur un *fals* de Barquq frappé à Damas. En revanche, la lampe suspendue à un arc de mihrab est peu répandue (*fals* frappé à Hama sous al-Nasir Hasan). D’autres blasons montrent des objets faisant référence à des fonctions au sein de la cour mamlouke : coupe de l’échanson, losange du maître de la garde-robe, écritoire du porteur de l’encrier royal.

Ces quelques observations mettent en évidence la diversité des pièces mamloukes mais aussi les thèmes et les multiples interrogations qu’elles soulèvent.

Clément Moussé

1. Balog, 1964 ; Schultz, 1999, p. 183-204 ; Schultz, 2011, p. 22-32. 2. Kool et Berman, 2019, p. 165-166. 3. Kool, 2024.

28 Ensemble de monnaies (*dinar-s, dirham-s*) mamloukes Égypte et Syrie, 1250-1516. Or, argent estampé Paris, Bibliothèque nationale de France, département des Monnaies, Médailles et Antiques, H. 3188, n° 1976.182, Lavoix n° 747, Lavoix n° 793, 1974.1036.27, Lavoix n° 879, Lavoix n° 953, Lavoix n° 976, H. 3307, Lavoix n° 982, Vogüé 1551, Lavoix n° 1042, Lavoix n° 1053, Lavoix n° 1077, Lavoix n° 1083, H. 3215, Lavoix n° 1125, Lavoix n° 1141

29 *Dinar* du sultan Baybars Égypte, Le Caire, vers 1260-1277 Or estampé D. max. 2,1 cm, ép. 0,1 cm Paris, musée du Louvre, département des Arts de l’Islam, MAO 475/7

30 Ensemble de monnaies (*fals/fulus*) mamloukes Égypte et Syrie, 1250-1516. Cuivre estampé Paris, Bibliothèque nationale de France, département des Monnaies, Médailles et Antiques, Lavoix n° 732, Lavoix n° 1099, B. 264 var, B. 465, Lavoix n° 940, add. B. 152a, B. 861, Lavoix n° 1147, 1965.240, D. 2326, 1972.1116, 1972.714, B. 477, Lavoix n° 928, Lavoix n° 930, B. 595, Lavoix n° 1110, B. 861, Lavoix n° 827, Lavoix n° 872, B. 834, Lavoix n° 1106



LES CITÉS MAMLOUKES

THÉÂTRES DU POUVOIR ET CARREFOURS D'ÉCHANGES

Nasser Rabbat

Les Mamlouks ont fondé le dernier et le plus durable sultanat militaire d'Égypte et de Syrie. De manière tout à fait singulière, leur classe dirigeante était constituée de personnes appartenant à une même génération et elle présentait plusieurs caractéristiques étroitement corrélées. C'était en premier lieu une méritocratie militaire, accessible aux seuls mamlouks recrutés et formant l'unique voie vers le pouvoir. Deuxièmement, l'expérience commune de l'esclavage, de l'entraînement militaire et des différences linguistiques et ethniques entre mamlouks entretenait en eux une mentalité défensive qui s'exprimait dans un système social et spatial marqué par l'exclusion et la ségrégation. Cette forme de séparatisme était illustrée par les citadelles urbaines élevées sur les remparts de toutes les grandes villes et qui accueillait la majorité des troupes et des émirs mamlouks. Sur un plan symbolique, elle s'inscrivait dans un système complexe de signes, comportant notamment toute une hiérarchie élaborée de titulatures et de distinctions (ou *rank*), de codes alimentaires, musicaux, cérémoniels et vestimentaires exclusivement réservés aux mamlouks¹. Troisième caractéristique, les Mamlouks étaient constamment en quête de légitimité, car ils ne répondaient pas aux critères traditionnels autorisant à gouverner. Cela se



traduisait tout d'abord par la mise en avant de leurs qualités militaires ainsi que de leur volonté de défendre et de promouvoir l'islam; ensuite, par la création de fondations caritatives, religieuses et éducatives; et, enfin, par la protection qu'ils accordaient aux oulémas et aux soufis².

Le système complexe de mécénat mis en place par les Mamlouks leur permettait de compenser leur éloignement de leurs sujets et la façon dont ils les exploitaient fiscalement en s'engageant sur le plan socio-religieux et politique. Considérant la ville comme le lieu d'interaction principal avec leurs sujets, les Mamlouks s'approprièrent et transformèrent les sites urbains édifiés par les dynasties précédentes, étendirent leurs limites et entreprirent l'un des programmes de construction les plus ambitieux et les plus soutenus de l'histoire prémoderne³. L'essentiel de leur investissement en la matière était concentré sur Le Caire, leur capitale, où résidaient les sultans, la plupart des grands émirs et le gros de l'armée mamlouke. Mais d'autres villes égyptiennes ainsi que d'éminentes cités syriennes comme Damas, Alep, Tripoli, Jérusalem, Gaza, Homs et Hama bénéficièrent également de l'impulsion donnée par les Mamlouks au développement urbain, bien qu'à une moindre échelle et avec des aides financières plus modestes. Ce fut aussi le

cas de La Mecque et de Médine, les deux villes saintes du Hijaz indirectement gouvernées par les Mamlouks⁴.

Le vaste mécénat architectural des Mamlouks reposait sur le système de donations des *waqf-s*, donations caritatives à perpétuité, qui était depuis longtemps la principale forme juridique islamique reconnue, permettant de pratiquer les activités philanthropiques et de gérer les successions – un système que les Mamlouks avaient su transformer à leur avantage. En donnant à leurs institutions religieuses et éducatives la forme de *waqf-s*, les Mamlouks réussirent à détourner en faveur de leurs familles une partie des revenus de l'*iqta'*, concession foncière dont ils jouissaient sous condition. À la différence de ce qui se passait sous les Seldjoukides et les Ayyoubides, où elle constituait un fief héréditaire, l'*iqta'*, était gérée par les Mamlouks de manière centralisée et revenait à la chancellerie lorsque le mamlouk cessait de servir dans l'armée, le laissant, lui et sa famille, sans biens ni revenus. Protégé de toute confiscation par la loi islamique, le *waqf* de bienfaisance devint un procédé formel permettant de convertir une partie des revenus de l'*iqta'* du père en une source permanente de revenus pour sa progéniture. Pour ce faire, le solde des revenus du *waqf* était affecté à la rétribution du superviseur (*nazir*), qui était généralement le fondateur lui-même, et de sa famille après lui. Les spécialistes qui ont étudié les *waqf-s* mamlouks égyptiens ont constaté un écart considérable entre les recettes et les dépenses atteignant parfois plus de cinquante pour cent non comptabilisés, ce qui signifie que le *waqf* fonctionnait essentiellement comme une conversion, approuvée par la religion et socialement bénéfique, de biens de l'État en patrimoine privé⁵.

Le système des *waqf-s* a également accéléré le développement des villes mamloukes en jouant le rôle de moteur d'un incroyable essor architectural. Des centaines de madrasas, de mosquées, de *khanqah-s* et de complexes funéraires furent érigés par les sultans mamlouks ou leurs épouses, par les émirs, les hauts fonctionnaires ou, dans une moindre mesure, les grands marchands⁶. Le système des *waqf-s* permit en outre aux Mamlouks de créer un mécanisme sophistiqué et très réglementé de gestion et de contrôle des aspects fonctionnels, contractuels et financiers de leurs fondations religieuses et éducatives. Les *waqf-s* non seulement finançaient en effet la construction et l'entretien (à perpétuité) des établissements d'enseignement, mais subvenaient également aux besoins de leur personnel, enseignants et étudiants, qui appartenaient généralement

aux classes moyennes oulémas et soufies. Ce système permettait aux Mamlouks d'exercer une influence considérable, même à titre posthume, sur tous les volets des institutions qu'ils avaient fondées, sur la formation des bénéficiaires et les fonctions auxquelles ils étaient destinés. Il fournissait également des religieux et des fonctionnaires professionnels et disciplinés à l'administration.

L'élite militaire mamlouke tirait aussi parti de la ville pour y faire publiquement parade de son pouvoir et de son faste⁷. Lors des fêtes religieuses, des couronnements et après les victoires militaires, les mamlouks défilaient en cortèges somptueux et soigneusement mis en scène, traversant la ville en s'arrêtant en différents lieux avant d'atteindre leur destination, en général la Citadelle. À d'autres occasions, cette démonstration publique de la puissance mamlouke se déroulait dans le *maydan* (hippodrome) de la ville, où les mamlouks produisaient des spectacles équestres ouverts au public afin d'exposer leur bravoure, leurs prouesses et leurs talents guerriers. Chaque ville mamlouke disposait d'un hippodrome au moins, beaucoup en avaient plusieurs (Le Caire avait au moins quatre *maydan-s* et Damas, deux).

Le répertoire architectural développé sous les Mamlouks était entièrement conçu pour la ville. Les élites mamloukes rivalisaient entre elles afin d'obtenir le meilleur emplacement dans la cité, celui qui assurait à leurs édifices la plus large visibilité depuis la rue – les sites les plus imposants étant évidemment réservés aux sultans [FIG. 2]⁸. Les formes et les fonctions des bâtiments, autant que leur mise en scène dans l'espace de la rue, visaient à renforcer l'effet qu'ils produisaient. Dans des villes densément peuplées, les architectes devaient faire preuve d'habileté pour attirer l'attention des passants: ils construisaient des façades parfaitement composées [FIG. 3], avec des surfaces en superposition, des renforcements astucieusement placés, en tenant compte du tracé de la rue pour que le bâtiment puisse être vu sous tous les angles. Ils répartissaient judicieusement certains éléments bien choisis, comme de grands portails voûtés, de sveltes minarets à plusieurs niveaux terminés par des bulbes, des coupes élancées en pierres taillées avec de hauts tympans fuselés rehaussant la monumentalité des bâtiments [FIG. 5]. Le recours à la division polychrome des façades, dont l'exemple le plus répandu est l'*ablaq*, technique consistant à alterner des bandes de pierre noires et blanches, permettait de mettre en valeur certains éléments structurels – portails, encadrements de fenêtres ou corniches⁹.

On retrouve ces caractéristiques architecturales et urbanistiques, en particulier l'articulation réfléchie des rues, dans les structures urbaines mamloukes en Syrie, bien qu'à moindre échelle et souvent avec moins d'ornements que dans la capitale égyptienne. Cela n'est pas dû à un manque de talents des architectes syriens, puisque les Mamlouks importèrent au Caire nombre de leurs techniques de construction et d'excellents artisans d'Alep et de Damas¹⁰. Cette différence s'explique avant tout par l'absence d'un mécénat prodigue, aussi substantiel que durable. Seuls deux sultans mamlouks, al-Zahir Baybars et al-Ashraf Qaytbay, ont établi des madrasas dans les villes syriennes, la première à Damas en 1276 et la seconde à Jérusalem en 1482¹¹. En Syrie, les sultans privilégiaient l'architecture militaire, car le pays constituait la principale ligne de défense de l'Égypte. Ils firent restaurer et remanier les citadelles urbaines [Fig.1] et les forteresses frontalières dans tout le pays – dont celles qu'ils reprirent peu à peu aux croisés [Fig.4], aux Arméniens ou aux Ismaéliens¹² –, ils consolidèrent les murailles des villes, parfois prolongées afin d'inclure de nouveaux quartiers, et renforcèrent les défenses existantes, notamment à Alep après l'invasion dévastatrice des Mongols en 1260. Dans les villes principales, les sultans firent aussi construire ou rénover des palais de grande valeur architecturale et symbolique.

Les villes syriennes bénéficièrent des largesses de certains de leurs plus illustres marchands ou oulémas, ce qui montre que les classes marchandes et religieuses syriennes avaient plus de marges de manœuvre que leurs homologues du Caire, où le pouvoir et la richesse étaient concentrés entre les mains des sultans et des émirs mamlouks, empêchant les marchands d'atteindre un niveau de ressources équivalent à celui de la classe dirigeante¹³. Par ailleurs, le mécénat irrégulier des

Mamlouks dans les villes syriennes ne suffisait pas à assurer les fonctions éducatives et religieuses nécessaires. C'est pourquoi, surtout pendant la première moitié de l'époque mamlouke¹⁴, les citoyens les plus riches se chargèrent de pallier eux-mêmes les manques, en particulier pour soutenir le développement de Damas, d'Alep, de Jérusalem, de Hama et de Tripoli.

Pendant la période burjite ou circassienne (la seconde moitié de l'époque mamlouke), le mécénat architectural en Syrie et en Égypte souffrit de l'instabilité politique accrue et des luttes intestines entre factions, mais aussi du déclin général de l'activité économique provoqué par des changements importants dans l'équilibre mondial du pouvoir et du commerce auxquels le sultanat mamlouk ne put s'opposer avec efficacité¹⁵. Les activités de construction diminuèrent (sauf sous les sultans Qaytbay et Qanisawh al-Ghawri), les dotations devinrent moins importantes et de nouveaux types d'institutions caritatives plus modestes firent leur apparition, notamment le type *sabil/kuttab* (sorte de fontaine publique surmontée d'une loggia d'où l'on enseignait le Coran aux enfants), qui s'est répandu principalement au Caire. Malgré ce déclin relatif pendant la période burjite, le cœur des villes mamloukes est resté entièrement urbanisé jusqu'à nos jours.

1. Garcin, 2000, p. 7-15. 2. Rabbat, 2005, p. 84-105; Van Steenberg, 2013a, p. 189-217. 3. Meinecke, 1992, p. vii-ix. 4. Voir ces quelques études sur ce patrimoine architectural: Meinecke, 1992; Salam-Liebich, 1983; Burgoyne, 1987; Sadek, 1991; Behrens-Abouseif, 2007. 5. Igarashi, 2022, p. 173-194. 6. Denoix, 1999, p. 19-26. 7. 'Abd al-Fattah, 1990, p. 1-10; Van Steenberg, 2013b, p. 227-276. 8. Denoix, 2009, p. 27-37. 9. Humphreys, 1972, p. 69-119; Rabbat, 2002, p. 160-163; Loiseau, 2010, p. 35-66, 287-330. 10. Meinecke, 1985, p. 163-175. 11. Rabbat, 2010, p. 47-58. 12. Michaudel, 2007, p. 55-67; Troadec, 2014-2015, p. 113-147. 13. Lapidus, 1984, p. 79-85. 14. Wing, 2020, p. 308-310. 15. Christ, 2021, p. 190-223.



FIG. 1 Joseph-Philibert Girault de Prangey, *Château d'Alep (citadelle d'Alep)* 1843
Lithographie, H. 39,7 cm, l. 56,9 cm
Planche gravée tirée de *Monuments arabes d'Égypte, de Syrie et d'Asie Mineure dessinés et mesurés de 1848 à 1845*, Paris, 1846
New York, The Metropolitan Museum of Art, 2017.66.10.



FIG. 2 Plan schématique de l'artère al-Darb al-Ahmar au Caire, figurant les différents monuments mamlouks depuis Bab Zuwayla jusqu'au pied de la Citadelle (tracé: Arezo Hakemy)

FIG. 3 Façades de la madrasa d'al-Nasir Muhammad ibn Qalawun et de la madrasa de Barquq le long de la rue de Bayn al-Qasrayn, Le Caire (tracé: Elshareef Kabbashi)

FIG. 4 Inscription au nom du sultan al-Zahir Baybars insérée au-dessus de l'entrée du crac des Chevaliers, en Syrie



FIG. 5 Émile Prisse d'Avennes, *Dôme et minaret de la mosquée de Khairbekyeh* [complexe funéraire de Khayrbak Le Caire, vers 1502-1520] Le Caire, vers 1858-1860
Planche gravée tirée de Prisse d'Avennes, 1877, pl. XXIX

